



REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

26^e ANNÉE

N^o 4

AVRIL 1883.

Avis. — Le 31 mars 1882, à 2 heures de l'après-midi, réunion au cimetière du Père-Lachaise autour du dolmen d'Allan Kardec, pour l'anniversaire traditionnel. Le soir du 31, invitation est faite à nos F. E. C. de se réunir, 5, rue des Petits-Champs, salons de la Société, où nous leur offrons une fête fraternelle à 8 heures 1/2. Le même soir, un repas réunira aussi des Spirites chez M. Cochet (restaurant Richefeu), 167, galerie de Valois, Palais-Royal, chez lequel on peut à l'avance prendre des cartes ; il y aura une soirée après le repas.

Prière à nos abonnés de nous envoyer un mandat-poste pour couvrir l'envoi des cahiers de l'année 1883, ils nous obligeront. Tous les abonnés recevront le *Bulletin de la Société scientifique d'études psychologiques*, jusqu'à la fin de l'année ; ce bulletin coûte 5 francs par an pour qui n'est pas abonné à la *Revue spirite* qui a mensuellement 48 pages ; nos amis, ceux qui comprennent ce que coûtent deux publications, peuvent envoyer le prix du Bulletin, mais il n'y a obligation de le faire pour qui que ce soit ; nous sommes trop heureux d'être agréables à nos abonnés en leur offrant ce supplément.

CONFESSON D'UN MÉDIUM.

La Haye (Hollande), février 1883. — Messieurs : Dans l'intérêt de la vérité, veuillez insérer les lignes suivantes qui intéresseront tous les amis de la vérité ; cette insertion sera approuvée par vos frères de la Hollande.

Depuis trois ans, les fraudes des médiums professionnels sont à l'ordre du jour en Angleterre et en Amérique ; bon nombre de

Avril 1883.

spiritualistes de ces pays s'ingénient à innocenter ces fourbes, même devant les faits clairement démontrés.

De sérieux et courageux spiritualistes, qui, par intérêt pour la cause et pour les investigateurs dévoilent la vérité, sont considérés comme de malhonnêtes gens et des scélérats.

Les défenseurs des fourbes veulent les blanchir en racontant des merveilles obtenues dans leurs cercles, et, pour trop prouver, ne prouvent rien; ils s'attachent aux détails insignifiants et à des généralités qui, par rapport à la fraude, sont impuissants à réfuter quoi que ce soit.

Toutes études sérieuses doivent être débarrassées des médiums qui les déconsidèrent, et nos efforts en ce sens méritent d'être encouragés; nous regrettons vivement que, tout d'abord, la direction de ces études n'ait pu se concentrer sous l'initiative des véritables penseurs; puisque, les ignorants, par leur mode irrationnel de procéder, font une propagande qui écarte les chercheurs sérieux et compromettent la cause.

MM. Griffille et Farran, éditeurs à Londres, ont publié un livre remarquable intitulé: *Les confessions d'un médium*, dans lequel, l'auteur, homme courageux, raconte comment il connut le Spiritualisme moderne et devint l'ami d'un médium à effets physiques très connu en Angleterre et à Paris, en Belgique et en Hollande, avec lequel il cherchait la vérité, en toute confiance; bientôt, il s'aperçut que la fraude se glissait dans les manifestations vraies et que, peu à peu, malgré ses soins pour céler son mode de faire, le médium lui dévoilait tous ses trucs; en 1880, il abandonna ce médium.

Sa conscience de chercheur l'engagea, dès lors, à publier ses *confessions* dont les journaux anglais et américains n'ont soufflé mot, sauf de très courtes notes, qui ne méritent pas d'être considérées comme une critique sérieuse; les rédacteurs des feuilles spiritualistes de ces pays se sont bornés à traiter l'auteur de mensonges et d'exagération; pas un seul n'a cherché à réfuter ses assertions.

Nous tenons de témoins honorables, avec lesquels nous sommes entrés en correspondance, que tout ce qu'avance l'auteur des *Confessions d'un médium* est exact et irréprochable; s'il dit que les faits dont on fut témoin en Angleterre et dans quelques-uns des voyages du médium sont véridiques, on applaudit; et alors pourquoi ne croirait-on pas l'auteur lorsqu'il détaille ensuite quelles

furent les fourberies de ce même médium qui savait les mélanger aux phénomènes réels.

Dans un récit pittoresque où se déroulent les exploits des faux esprits, ce livre intéressant nous instruit et nous prémunit contre les trucs des médiums professionnels; c'est exact pour qui a suivi attentivement bon nombre de séances et s'est livré à des études comparatives.

Je suis heureux, pour mon compte personnel, de voir ainsi exprimer la vérité avec tant de franchise, de courage, et au risque de blesser des hommes convaincus; si l'auteur venait à la Haye, et qu'il voulût nous visiter, nous le recevions en ami, nous serions heureux de lui serrer la main, puisqu'il a eu la force morale d'avouer ses faiblesses et de rendre un service réel à la cause; puissent nos frères de la France agir de même à son égard.

Nous souhaitons que des traducteurs donnent dans la *Revue spirite* des extraits de ce volume; ce serait non seulement donner un avertissement salutaire aux médiums étrangers qui visitent le continent, mais aussi fournir des armes aux hommes qui aiment la vérité et luttent pour elle.

Que l'on adopte aussi les règles insérées dans une circulaire adressée à tous les journaux spirites par nos amis d'Angleterre, tous hommes bien connus pour leur sincérité, et l'on ne se servira des médiums professionnels que sous le contrôle le plus sévère, s'ils produisent les phénomènes en pleine lumière, sans le secours de retraites ou de cabinets noirs à l'aide desquels la fraude s'étale en toute liberté; le journal le *Light* l'a surabondamment démontré.

Le sens commun ayant repris le dessus, les journaux anglais ne sont plus remplis de ces merveilles qui les encombraient jadis; mieux vaut ne rien avancer que de plaider pour ce qui est contestable, engendre la passion et sépare de très honnêtes gens.

Certes, on a vu très consciencieusement, à sa manière, mais dans l'ombre, et cette ombre donne aussi bien une croyance absolue à la réalité des phénomènes que la négation complète de leur véracité. Un peu de lumière qui permette de voir tous les mouvements du médium suffirait à chacun pour se bien rendre compte, ce qui excluerait cette lutte quotidienne et déplorable entre l'affirmation et la négation trop absolues.

A vous, Messieurs, mes salutations cordiales,

A.-J. RIKO.

NOTA. Nous sommes complètement de l'avis de notre frère M. Riko, homme dévoué à la cause du spiritualisme moderne, et qui, depuis 25 ans, le défend avec énergie, avec son temps, sa parole, ses écrits, ses volumes et son argent. Oui, il est temps de voir cesser cette lutte ardente et passionnée fomentée par les médiums dont la faculté a besoin de la nuit la plus complète ; nous croyons à la sincérité de ces médiums, mais le mal qu'ils font à leur insu, est tellement grand que des personnes très convaincues refusent depuis longtemps et refuseront toujours d'assister aux séances obscures.

Par esprit de justice, la *Revue* peut bien insérer des lettres qui affirment la véracité des phénomènes, mais elle ne peut refuser l'expression d'opinions contraires à leur réalité ; la contradiction donne à la vérité une valeur rationnelle, celle du critérium de la raison.

Nous croyons aussi que nos amis servent mal la cause en admettant à leurs séances d'études les personnes qui, préalablement, n'ont pas lu les ouvrages du spiritualisme moderne ; l'antique sagesse a fait dire à tous les hommes de génie dont l'humanité est fière à juste droit, et à Jésus en particulier, « *qu'il ne fallait pas jeter les perles aux pourceaux*, autrement dit : discréditer les vérités en les donnant inconsidérément à qui ne peut en comprendre l'importance supérieure. Spirites, rappelons-nous cette sage réserve, elle nous préservera tous des entraînements et des reculs irréfléchis, elle écartera de nos réunions les personnes qui n'y cherchent qu'une distraction, qu'une diversion à leur désœuvrement ou à leur curiosité irréfléchie.

P.-G. LEYMARIE.

CONFÉRENCES DANS L'OUEST DE LA FRANCE.

Nantes, 25 février 1883. — J'arrive de mon 3^{me} voyage spirite dans les Charentes ; j'ai passé dans ce beau pays 15 jours sur lesquels j'ai donné 12 conférences, sans compter les causeries intimes, les visites aux sœurs et aux frères, qui deviennent un labeur, car il faut conférer à nouveau, parler du progrès de nos idées et de l'organisation future. Ces visites encouragent, fortifient le cœur de l'apôtre, en lui montrant combien la différence est grande entre l'intérieur d'une famille spirite et celui d'une famille catholi-

que ou d'un athée; chez la première la paix, le dévouement, l'entente, la douceur réciproque entre époux, les vieillards aimés et chéris, l'amour présidant à chaque minute, à chaque instant à toutes les actions familiales, à tous les événements du foyer domestique; chez les autres, trop souvent hélas! l'ivrognerie, la débauche sous toutes ses formes, la haine entre époux, la vie séparée!!! l'homme au café, la femme à l'église; le père contre la mère, le fils contre les parents, la division, l'antipathie, la dissolution; tel est le tableau malheureusement trop réel du foyer des familles de l'ancien monde.

Combien est meilleure, préférable, la vie paisible, pleine d'harmonie des Spiritistes libres-penseurs, dont le père est le prêtre, dont la demeure est le temple, dont le culte est tout entier dans les égards dus à chacun des membres selon leur âge: respect pour les vieillards, protection pour l'enfance, et, par-dessus tout, l'amour des uns pour les autres. Telles sont les mœurs que nous réserve l'avenir, lorsque le Spiritisme éclairera toutes les âmes, dirigera toutes les consciences. Ce jour vient, les événements nous y conduisent!

Revenons à mes conférences.

Vous avez reçu des comptes rendus de différentes villes où j'ai conféré, et vous savez quel succès j'ai obtenu. A Cognac, dans la salle de l'hôtel de ville, que le maire avait gracieusement mise à notre disposition, plus de 200 personnes sont venues nous entendre traiter de « *l'Origine du christianisme; du Temps passé comparé au temps présent; de l'Esprit consolateur.* »

Aucun journaliste, quoique plusieurs assistassent à ma conférence, n'en a fait un compte rendu; si l'on eût fait du tapage, si les applaudissements ne leur eussent pas démontré que mes auditeurs appréciaient les passages les plus saillants de mon discours, il est certain qu'ils l'eussent commenté méchamment pour leurs abonnés. Mais, dire qu'un conférencier *spirite*, qu'un républicain libre-penseur religieux, a été applaudi par des auditeurs intelligents et instruits, par des hommes et des femmes de bon sens, allons donc! ce serait refaire son jugement qu'appuyer une doctrine qui éclaire les électeurs sur leurs véritables devoirs, et empêcher l'élection d'un tas de parleurs et de jouisseurs qui, sous le prétexte de républicanisme, se font élire par le peuple honnête; abusant ainsi de la crédulité publique et semblables aux Phariséens de toutes les Eglises qui se partagent le monde.

Trois jours après, chez les francs-maçons, dans la salle des fêtes, nous avons eu le même succès, la même affluence d'auditeurs et des applaudissements répétés. J'ai traité de « *la Morale laïque du Spiritisme comparée à la morale catholique.* »

Après ma conférence, des F. F. m'ont invité à l'agape fraternelle. Nous avons bu à la santé de la France et de la République notre mère, qui permet à chacun de ses enfants de parler, d'écrire ce qu'il pense; nous avons porté ce toast à la gloire du mouvement libéral des âmes et de la pensée libre, du Spiritisme et de ses apôtres.

Merci à la franc-maçonnerie pour sa tolérance, merci pour son esprit de liberté; le Spiritisme est le continuateur de son œuvre philosophique, puisqu'il tend, par l'instruction, la moralité, la connaissance toujours plus grande de nos droits et de nos devoirs à l'émancipation intellectuelle politique et sociale des âmes. Les loges et les groupes spirites fusionneront un jour ou l'autre, dans l'intérêt de l'organisation du monde, de l'harmonie et de la justice (je ne suis pas franc-maçon). Telles sont, à peu près, les paroles que j'ai prononcées avant de commencer ma conférence.

A Louzignac, le Spiritisme compte des adeptes sérieux qui travaillent activement les âmes. MM. Nauzon, Frédéric Gauthiers et M. X., qui occupe dans l'instruction un poste qui ne le rend pas complètement indépendant, Chauvet, etc., sont des F... dévoués sur lesquels nous pouvons compter sérieusement. 110 à 120 personnes assistaient à notre conférence (il y a 300 habitants).

Dans les Charentes, les protestants travaillent les esprits et chaque mois, un conférencier huguenot y vient prêcher l'évangile orthodoxe. Des groupes sont formés, de nombreux adeptes se recrutent, les femmes, les enfants aiment ces réunions « parce qu'on y chante beaucoup, et que les prières n'y sont pas tarifées. » (Paroles textuelles d'un paysan converti.)

« Les réunions spirites sont monotones, me disait l'instituteur de l'un de ces villages protestants; on n'a pas toujours sous la main un conférencier de talent qui puisse se faire écouter sans lasser l'attention des auditeurs; si nous désirons que nos réunions spirites « attractionnent, » chantons comme les protestants, et nos lectures seront suivies et écoutées avec fruit, en attendant que les Esprits se communiquent. »

Ceci est profondément vrai. A Rochefort, à Saintes, à Cognac et ailleurs, ce qui attire, ce qui captive, ce qui retient les auditeurs,

ce sont les chants et la musique ; nous pourrions faire comme eux, seulement avec quelques modifications.

Les cantiques protestants sont en général mal faits, inintelligents, n'ont rien qui puisse élever les idées, parler au cœur qui pense et raisonne. La musique est quelquefois belle, harmonieuse, enchanteresse, entre autres le fameux cantique des Huguenots de Meyerbeer : « *C'est un rempart que notre Dieu* » et un autre du recueil des églises réformées : « *Ils ne sont pas perdus, ils nous ont devancés.* »

Pour inciter les consciences à ressentir quelques effets moraux et salutaires, il nous faut des chants humanitaires, qui racontent la gloire de Dieu et l'harmonie des mondes ; des hymnes qui puissent être l'enseignement éternel de la communion des vivants et des morts, de la responsabilité personnelle et collective, de la solidarité des mondes, des soleils et des âmes. Oui, ce qu'il nous faut, ce sont des chants en l'honneur de tout ce qui vit, de tout ce qui pense dans l'existence terrestre et aromale, dans le sein de *Celui* qui, tout en étant l'*Eternel* inconnu, se fait sentir en nous lors que nous communions avec nos pères de la création par l'Amour, la Justice et la Solidarité !

Instruisons-nous, améliorons-nous, et chantons de véritables poésies adaptées aux sublimes harmonies.

A Sonnac, M. Théodore Hérault, qui est très estimé dans le monde libéral, qui est bien vu des autorités, m'avait préparé deux salles : l'une à Sonnac, où il demeure, l'autre à Matha, chef-lieu de canton.

A Sonnac, en raison des chemins impraticables, d'une pluie torrentielle, d'un vent d'orage, je ne pus arriver que fort tard lorsque la plupart des auditeurs s'étaient retirés ; 50 à 60 personnes attendaient quand même.

Fatigué, je ne fis qu'une causerie circonstanciée, qui dura néanmoins $3/4$ d'heure et intéressa beaucoup nos amis.

Le lendemain, M. Hérault ayant prévenu nos frères, ils vinrent à Matha, où, devant 300 personnes, nous donnâmes notre conférence sur *l'origine du christianisme*. Le pasteur protestant, qui était venu me serrer la main avant la conférence, se retira au milieu de mon discours ; je ne lui parus pas suffisamment orthodoxe. Ce départ inattendu surprit tout le monde.

M. le pasteur de Matha serait-il du tempérament de Calvin ? et les Spirites, sentent-ils le fagot comme Servet ? Nous ne sommes plus

au temps du dictateur de Genève, mon cher pasteur ; le libre examen, la libre pensée ne sont pas des lettres mortes, et les Spiritistes, avec l'esprit moderne, ont dépassé la Bible interprétée selon *la lettre qui tue* ; ils ne reconnaissent que la *Raison*, l'esprit *qui vivifie et éclaire*, selon le souffle de liberté qui autorise chacun de nous à sonder les écritures, de tous les temps, de tous les peuples, de toutes les langues, sur les bords du Gange ou sur les bords du Jourdain ; ils en retiennent ce qui est bon, ce qui est vrai, ce qui peut nous guider vers le progrès et vers Dieu, ce centre d'amour qui ne veut point la mort du pécheur, mais son amélioration, et surtout qu'il vive ! (Lisez saint Paul, vous y trouverez plus de bon sens et de liberté que dans toutes vos églises et chez tous vos pasteurs.)

Si le vénérable pasteur de Matha ne nous a point applaudi, s'il s'est retiré impoliment, Dieu merci, les autres auditeurs m'ont prouvé combien je leur étais sympathique, combien j'exprimais leurs vœux, leurs aspirations vers un ordre de choses meilleur.

J'ai dû passer par St-Jean d'Angély, et, malheureusement, le temps m'a manqué pour saluer nos frères, MM. Chaigneau surtout ; ce docteur est le véritable père du peuple, des souffrants ; c'est un homme éprouvé, un esprit élevé, un cœur d'or ; une autre fois, nous irons saluer nos amis et leur serrer cordialement la main.

A Bords, notre doctrine possède un représentant digne de toutes les sympathies du monde spirite ; ancien collègue du groupement nantais : M. Croze a 60 ans et en a 40 en réalité, tellement il est actif, zélé, dévoué.

M. Croze est indépendant ; après 45 ans de loyaux services rendus à l'Etat comme gardien-chef de la marine, grâce aux économies amassées, à sa vie régulière et sobre, notre frère vit aisément et en profite pour faire le bien. Celui qui ne sait pas écrire, demande M. Croze ; M. Croze est le médecin des malades et si vous ne savez pas vous bien conduire, M. Croze est votre conseiller. Par les services rendus, par le dévouement, le Spiritisme s'imposera et s'implantera dans les esprits.

Le soir du 15 février, dans la maison de notre ami, 30 à 35 personnes, les *gros bonnets* du pays, conseillers municipaux, maires, instituteurs les plus intelligents, étaient venus nous entendre ; nous avons parlé de notre doctrine pendant une heure 1/2. Après ma conférence, j'ai demandé si l'un des assistants avait quelques

observations à me faire. L'instituteur s'est levé et m'a dit : « Je crois, monsieur, être l'interprète de tous en affirmant que vous nous avez éclairés, et que nous ferons tous nos efforts pour étudier la doctrine spirite qui semble appelée à jouer un grand et beau rôle pour l'organisation sociale des peuples dans l'avenir ».

Le 16 et le 17 février, je suis resté à Rochefort : nos amis, sur le désir du médium Noguez, s'étaient réunis en grand nombre.

Le soir, nous avons fait une conférence pour les Spirites, une causerie toute intime sur l'avenir de nos idées, de notre doctrine, dont dépendent entièrement les réformes nécessaires à l'humanité terrestre.

Quoique ce ne soit pas le rôle d'un conférencier spirite, nous avons critiqué quelque peu nos sœurs et nos frères sur les haines qu'ils ont parfois, qui ressemblent à des rancunes d'église, peu compatibles avec nos idées philosophiques. Sur ma demande, un comité d'action a été élu ; ce comité a pour but de grouper les Spirites, d'organiser des fêtes fraternelles et des agapes spirites ; tout en nous occupant des choses célestes, faut-il aussi nous intéresser aux choses terrestres et démontrer que les Spirites, s'ils s'occupent de choses sérieuses, savent se réjouir, comme les Esséniens de l'antiquité en mêlant la joie aux idées élevées ; en agissant ainsi, nous attirerons à nous les jeunes gens et les jeunes filles, chose essentielle. A Cognac, un comité semblable a été organisé après la réunion de tous les Spirites.

A Marennes, où j'ai vu un vénérable frère, M. Ouiste, un mouvement se prépare. Attendons.

Au Château, MM. Gaurier, Ouiste fils, Cosson, ne peuvent guère propager nos doctrines, leur position sociale ne le permet pas ; cependant ils espèrent organiser un groupe.

A Saint-Pierre, le Spiritisme a deux hommes dévoués, MM. Dédouets aîné et Sauvaget. M. Dédouets est aimé de tous ; c'est un honnête homme, un vieux lutteur démocrate ; dernièrement, l'un de ses ouvriers, ne pouvant plus rendre de service à sa maison, M. Dédouets le fit demander : « Mon ami, lui dit-il, tu es vieux, et ne peux plus m'être utile. »

Devant une telle déclaration, le vieux serviteur pensait que M. Dédouets allait le remercier, lui si pauvre et sans ressources.

« Ne crains point, ajouta notre frère ; tes jours matériels sont à l'abri, puisque je te fais 300 francs de rente qui te permettront de vivre heureux.

C'est un bel exemple offert aux riches, et surtout aux mauvais riches.

M. Sauvaget n'est pas fortuné; mais Dieu lui a donné le don de guérir les malades, et il en soigne beaucoup.

Ma conférence a pu attirer 300 personnes, qui ont bien voulu applaudir à mes paroles.

Après ma conférence, j'ai appris, non sans plaisir, que depuis mon dernier passage, plusieurs familles s'étaient procuré des livres spirites; et depuis septembre dernier les livres spirites ont remplacé la messe et M. le curé. M. Dédouets doit organiser un groupe.

Telle est l'œuvre accomplie, et sommairement le travail que j'ai fait. Est-ce du bon travail? Ai-je, pour cette fois, accompli tout ce qu'il fallait faire? En remplissant mon labeur, le mieux possible, j'ai pensé que Dieu ferait le reste. — A vous, de cœur.

P. VERDAD (LESSARD).

NOTA : Nous avons reçu de MM. Sauvaget (île d'Oléron), Héraut Théodore (Sonnac), Croze Pierre (Bords), — Mlle A. Naux (Cognac) des lettres fort intéressantes qui corroborent le récit de P. Verdad, notre conférencier spirite; nous remercions vivement notre sœur et nos F. E. C. si empressés à nous faire part de leurs bonnes impressions; leur missive a été lue devant les membres de notre Société qui leur envoie ses remerciements et ses vœux pour leur dévouement à la cause.

Que nos amis de l'ouest persévèrent dans leurs efforts, qu'ils continuent le mouvement imprimé par P. Verdad, et à notre prochain voyage parmi eux, nous constaterons l'utilité de leur initiative puisqu'elle aura donné des résultats assurés et féconds. Nous reconnaissons aussi que les chants sont un stimulant, un mode essentiel de bonne propagation, si les paroles sur lesquelles ils sont encadrés, répondent à la haute portée de l'enseignement spirite, s'ils glorifient le travail, le progrès, la science, l'étude, la grande solidarité qui existe entre les choses et les êtres.

Nous sommes disposés à créer un prix de 200 francs pour le meilleur recueil de 10 à 12 poésies ou chants spirites; à cet effet, nous demandons l'avis de nos poètes qui seraient les juges de ce concours; leurs conseils nous seraient utiles pour mettre cette idée en œuvre. Nous imprimerions à nos frais les poésies du lauréat, et nous établirions un autre concours pour l'application à ces paroles, de chants, solos ou chœurs qui les idéaliserait. Nous attendons l'opinion de nos frères.

P.-G. L.

CONFÉRENCES A SONZAY-AMBILLOU

15 février 1883. — De concert avec notre F.-E.-C. M. Trouvé, je vous adresse le compte rendu de nos petites conférences ; l'une d'elles a eu lieu à Ambillou, faite par M. Léon Denis, de Tours, devant 80 personnes, parmi lesquelles 25 dames.

Avec son éloquence habituelle, M. Denis nous a fait un discours en trois parties :

1^{re} PARTIE. — En retraçant les paroles du Juste, qui furent dénaturées par les dogmatiques de toutes les écoles, et conséquemment malinterprétées, il a nettement rétabli la doctrine de Jésus.

La réincarnation, développée au point de vue de la justice de Dieu, lui a valu des applaudissements répétés. — Puis, il a prouvé que les guérisons de Jésus étaient dues à sa grande puissance magnétique, et cela, il l'a dit avec une telle précision que l'attention de l'auditoire ne lui a pas fait défaut ; — l'intérêt excité était visible.

2^{me} PARTIE. — Transportant la pensée des auditeurs, sur les planètes qui gravitent comme la nôtre autour du soleil, et aussi vers les soleils simples ou multiples qui cheminent dans l'infini, il a démontré ce qu'était notre terre par rapport à ces sphères immenses : un point microscopique et invisible ; il a prouvé que les distances qui nous séparent de ces astres sont prodigieuses, car elles se chiffrent par des millions et des milliards de lieues, et que ces astres tournent et se promènent harmonieusement dans l'espace, en vertu de la loi d'attraction et d'harmonie, comme les roues d'une montre admirablement réglée, dont chacune remplit la fonction déterminée, utile à l'ensemble.

Il a recommandé aux mères que ces choses soient apprises à leurs enfants, et comme elles ont toutes les peines de la maternité, à force d'amour, de dévouement, d'abnégation, de désintéressement, elles doivent aussi en avoir toutes les joies ; il n'en est pas de plus grandes pour elles, a dit le conférencier, que le développement des facultés intellectuelles des petits bien-aimés, que la joie répandue sur tous les visages ; lorsque l'enfant a appris à aimer, à respecter ses parents, à comprendre le pourquoi de cet amour et de ce respect, le père est ému devant les résultats obtenus, il est fier et heureux de comprendre sa femme, de recevoir

ses conseils, ses caresses, ses prévenances toutes morales qui le relèvent et l'encouragent.

Ces paroles faisaient venir les larmes aux yeux des assistants; l'émotion des femmes était réelle.

3^{me} PARTIE. — L'orateur a traité de la question sociale, au point de vue de l'association entre les hommes laborieux, probes et moraux; l'auditoire attentif recevait chaque parole avec approbation, ses applaudissements continuels prouvaient combien il était satisfait d'une doctrine ainsi exposée et qu'il connaissait à peine; le maire, deux anciens clercs de notaire, l'instituteur, un riche propriétaire de la localité, félicitaient vivement M. Léon Denis. — Bien des assistants m'ont demandé ensuite comment on devait magnétiser pour soulager ses semblables, et je leur ai donné tous les renseignements nécessaires pour guérir nos frères en humanité. — En somme, belle, utile, et intéressante journée.

HUET père.

CHOSSES ACTUELLES.

TIRÉ DU JOURNAL SPIRITE LE « DE ROTS » A OSTENDE.

Beaucoup de Spirites comparent le Spiritisme aux religions existantes, telles que le catholicisme et le protestantisme. Le Spiritisme, c'est leur religion; mais, à leur avis, religion encore incomplète et qui doit prendre un corps. Le progrès consisterait surtout en ce que le Spiritisme devînt une sorte d'église. C'est toujours, pour les hommes à courte vue, la prédominance de la forme sur l'esprit.

La forme a envahi partout le christianisme, malgré cette parole très sensée de Jésus-Christ: « Adorez Dieu en esprit et en vérité. » La forme, le dogme, les cérémonies, c'est Dieu adoré par les corps mais non par les âmes, c'est le culte des lèvres mais non des pensées.

Dans toutes les religions, la forme a rayé la pensée. Il existe un culte pour les yeux: des temples, des statues, des ciboires, des hosties, des vêtements sacrés, des bannières éclatantes, des processions, des genuflexions, de l'encens, que sais-je? Certes, ce culte, si c'était là le but, a fait des progrès. Si Dieu demandait toute

cette vaine pompe matérielle, il devrait être content de ses adorateurs. Ils ont bien fait les choses.

Mais voyez si, sous tant d'appareil, il y a un culte de la pensée. Vous le chercherez en vain. Toutes ces lèvres qui s'agitent, ne murmurent que des prières inintelligibles ou auxquelles l'esprit ne prend aucune part. Ou bien encore, lorsque l'âme parle, c'est pour demander à Dieu et à ses saints des satisfactions matérielles, égoïstes, même injustes, et non pour faire une prière morale, harmonique, formée des plus pures aspirations.

Je souhaite ardemment que le Spiritisme ne devienne jamais une église, car ce serait sa perte. Je ne veux pas dire qu'on ne parviendrait pas à édifier des temples spirites, à avoir des prêtres et des cérémonies spirites; mais alors le Spiritisme serait détourné de sa voie. Les personnes qui se presseraient dans ces temples pourraient bien se *dire* spirites; mais *dans le cœur* le seraient-elles?

Car, sachons-le bien, n'est pas spirite qui le veut. Il est des personnes qui fréquentent des Sociétés et qui pourtant sont moins spirites que beaucoup d'autres qui n'ont jamais ouï parler de notre doctrine. Pourquoi? C'est que leur conduite n'est pas en conformité avec les idées spirites, c'est qu'elles manquent non seulement de charité, mais aussi de simple urbanité et d'esprit de justice.

La forme a mis un pied chez nous, puisque quelques-uns d'entre nous croient qu'on ne peut être spirite sans fréquenter une Société spirite.

Non, il ne suffit pas de porter un insigne, une étiquette comme c'est le cas pour une bouteille de pharmacien, pour qu'on soit Spirite. Il faut, pour juger, connaître le contenu, apprécier l'homme intérieur.

Scientifiquement est Spirite celui qui croit aux manifestations des morts.

Moralement est Spirite celui qui a des principes de justice, de savoir-vivre et de charité, et qui les applique à toutes ses actions.

Les Sociétés spirites sont bonnes lorsqu'elles ont pour but de s'entr'aider entre frères et sœurs, et de répandre plus facilement la doctrine. Elles sont détestables lorsqu'elles s'érigent en églises et ne veulent pas reconnaître comme des frères ou des sœurs les Spirites qui se tiennent à l'écart. C'est alors qu'elles empiètent déjà par la forme sur les droits sacrés de l'esprit, de la pensée.

Toujours la forme, le culte, l'étiquette prend le dessus, est la cause des erreurs de jugement. Qu'on ne vienne pas prétendre

qu'il faut des formes, un cérémonial pour le vulgaire. Le vulgaire n'a que trop souffert de ces mensonges qu'il a toujours dû payer chèrement. Les formes des églises faussent, dévoient, obscurcissent les intelligences. Instruisons le peuple des grandes vérités du Spiritisme, avec constance et en nous mettant à sa portée ; parlons directement à l'esprit, mais ne créons pas de formes ; parce que la forme, c'est la plaie incurable qui a rongé de tous temps la morale et la vraie religion. En un mot, faisons des professeurs et des écoles de Spiritisme, et non des prêtres et des temples.

CH. MARC.

EXAMEN DE CERTAINES THÉORIES NOUVELLES

TROISIÈME ARTICLE.

I.

En écrivant le premier de ces articles (1), j'ai cité, sans commentaires, le *Lendemain de la Mort*, de Louis Figuier. Je viens de relire cet ouvrage, et il me semble bien que, son apparition remontant à quelques années, il a assez d'actualité encore pour que je l'examine dans une étude comme celle-ci. Du reste, il rentre absolument dans le cadre de mon travail, car il contient l'exposition d'un système ayant avec notre doctrine des liens de parenté incontestables. On peut même regretter, à cause de cela, que le *Lendemain de la Mort* renferme des attaques malveillantes contre ceux qui ont fourni à son auteur des matériaux nombreux pour l'écrire. C'est un regret que M. Figuier ne partage pas, sans doute, mais que les Spirites ont le droit de formuler pour lui.

Voyons donc ce que nous a pris ce plagiaire, ce qu'il a pris à d'autres, et de quelle façon il parle des phénomènes sans lesquels son livre n'existerait pas.

II.

Comme Allan Kardec et la plupart des Spirites, M. Figuier pense que le méchant « n'est pas appelé à jouir, du moins immédiatement, de la vie bienheureuse qui s'écoule dans les sereines « régions de l'éther. Son âme, dit-il, demeure ici-bas, *pour com-* « *mencer une seconde vie* ; hâtons-nous d'ajouter qu'il recommence

(1) Voir la *Revue spirite* de janvier 1883.

« cette seconde vie sans 'conserver le souvenir de son existence
« antérieure. »

« Le retour à une même vie terrestre, dit-il encore, est une
« punition moins cruelle, plus raisonnable et plus juste que la
« condamnation aux tourments éternels... Elle ne ferme pas tout
« retour au bien par une condamnation sans appel de toute éter-
« nité... Ces *réincarnations* dans un corps humain peuvent être
« nombreuses. Elles doivent se répéter jusqu'au moment où les
« facultés de l'âme se sont assez développées, où ses instincts se
« sont assez améliorés et perfectionnés pour que l'homme se soit
« élevé au-dessus du niveau général de notre espèce... »

Voilà donc le principe de la réincarnation posé par M. Figuiier, à peu près dans les termes dont se servait Allan Kardec pour l'établir, plusieurs années avant dans ses ouvrages.

« L'organisation particulière, ajoute M. Figuiier, de l'être que
« nous décrivons (il s'agit de l'*Etre surhumain* dont je parlerai
« bientôt) doit lui donner la faculté de se transporter en un très
« court espace de temps, d'un lieu à un autre et de franchir les
« distances avec une rapidité extraordinaire. Il est à croire,
« répète-t-il, que le corps des êtres surhumains doit avoir cet
» admirable privilège de voyager d'un point à l'autre, avec une
« rapidité dont la vitesse de l'électricité nous donne la mesure. »

C'est absolument ce que fait l'*Esprit*, d'après Allan Kardec et ses disciples.

III.

Jusqu'à présent, on le voit, les idées de M. Figuiier ne s'écartent pas beaucoup des nôtres. Cependant, au lieu d'appeler l'individu désincarné un *Esprit*, il l'appelle un *Etre surhumain*. Voyons si la différence est bien grande :

« Après la dissolution de notre corps, déclare-t-il, après l'ex-
« tinction de la vie, notre âme, dégagée des liens matériels qui
« l'enchaînaient sur la terre, va sentir, aimer, concevoir, être
« libre *dans un corps nouveau*, doué de facultés plus puissantes
« que celles qui sont départies à l'humanité. C'est dans l'*éther*
« *planétaire* que vont ces êtres surhumains, que nous considérons
« comme étant des hommes ressuscités et pourvus de toutes
« sortes de perfections morales. »

Malheureusement M. Figuiier ne nous dit pas comment se forment les corps surhumains. N'est-il pas alors plus rationnel

d'admettre l'existence du *périsprit* par lequel la constitution de l'être fluidique se trouve expliquée? Mais l'auteur du *Lendemain de la Mort*, ayant voulu établir une doctrine spirite particulière, ne pouvait nous emprunter absolument tout. Il a donc pris à Jean Raynaud sa conception poétique de l'Ange en même temps qu'il prenait aux écrits d'Allan Kardec la théorie de la *Réincarnation*.

IV.

M. Figuiet admet les communications des êtres surhumains avec les habitants de la terre. Nous allons voir s'il s'éloigne beaucoup des Spirites pour expliquer de quelle façon ces communications s'établissent.

Il pense d'abord que ce phénomène a lieu « surtout pendant le » sommeil et par l'intermédiaire du rêve. » Nous croyons aussi que l'Esprit désincarné peut profiter de cet état pour se manifester aux vivants. Mais M. Figuiet ajoute : « Nous sommes loin de » prétendre toutefois que ce soit uniquement pendant le sommeil » et les rêves que nous puissions ressentir la présence et l'in- » fluence des êtres surhumains. Il est peu de personnes qui n'aient » éprouvé, pendant l'état de veille, ce genre d'influence sans s'en » rendre compte. On ressent comme une douce et légère impres- » sion, une sorte de poussée mystérieuse et vague qui vient exci- » ter dans notre esprit une résolution imprévue, une inspiration » soudaine, une suggestion inespérée. Il faut nous hâter d'ajouter » que tous les hommes ne sont pas aptes à recevoir ces mysté- » rieuses impressions. »

Il me semble que voilà du Spiritisme et que le phénomène de *médiurnité* se trouve établi dans ces lignes. Bien des hommes, en effet, ont subi, au moins une fois dans leur vie, l'influence mystérieuse que signale M. Figuiet, et sur laquelle il revient, avec complaisance, en citant plusieurs faits, notamment celui-ci : « Un » Italien de nos amis, dit-il, a perdu sa mère il y a près de qua- » rante ans. Il nous a assuré qu'il n'a pas manqué un seul jour » d'être en communication avec elle. »

Aucun Spirite ne démentirait l'ami italien de M. Figuiet.

V.

L'existence et les attributions de l'*Être surhumain* sont donc établies, dans le *Lendemain de la Mort*, sur les bases de l'existence et des attributions de l'*Esprit* d'après les Spirites. Cepen-

dant, je le répète, comme il n'était pas possible à notre singulier adversaire de prendre tout à une doctrine dont il voulait railler les adeptes, M. Figuiet nous abandonne, à un moment donné, pour s'élever à de grandes hauteurs. Il va jusqu'au *Soleil*, où il place les êtres surhumains, après les avoir fait mourir et se réincarner dans les espaces éthérés !

Je ne le suivrai pas dans ce voyage extraordinaire, puisque j'ai la prétention de faire seulement du Spiritisme rationnel. Il me suffit de savoir, d'une manière positive, que l'Esprit survit à la Matière et se réincarne, soit sur ce globe, soit dans des planètes plus avancées. Que le but suprême soit le soleil, c'est possible, cependant M. Figuiet me permettra de lui faire observer qu'il n'en sait rien. Ses dissertations ne reposent, en effet, que sur des hypothèses, plus ou moins poétiques.

Voilà, en résumé, ce livre, ou plutôt cette compilation, cet assemblage de matériaux divers, où l'Animal, la Plante, les Planètes, le Soleil, la Pluralité des existences, le Dogme chrétien, etc., sont successivement examinés. Il est facile en lisant ces chapitres, bien rédigés d'ailleurs, de voir quels emprunts ont été faits aux écrivains qui ont traité, avant M. Figuiet, ces différents sujets.

VI.

Cependant, si M. Figuiet a fait des emprunts à plusieurs auteurs, il s'est dispensé, je dois le reconnaître, de leur adresser des injures. A l'égard des Spirites, il a montré moins de délicatesse. Nous avons vu que la partie la plus sérieuse de son système repose sur des bases empruntées aux livres d'Allan Kardec. Nous savons, d'un autre côté, que celui-ci n'a pu établir ses théories qu'en se servant des révélations que les Esprits lui avaient faites, et nous sommes d'avis que ces révélations pouvaient seules donner, à l'œuvre du Maître, un caractère positif. Personne n'ignore enfin que c'est souvent à l'aide des tables que les Esprits des morts se communiquent aux vivants. Sans doute, le procédé peut paraître vulgaire ; mais qu'importe si les résultats sont sérieux ! Voici pourtant de quelle façon M. Figuiet traite ceux qui interrogent les *tables tournantes*, c'est-à-dire les chercheurs qui préparent des documents pour lui :

« On appelle *Spirites*, dit-il dédaigneusement, les partisans
» d'une superstition nouvelle qui a pris naissance en Amérique et

» en Europe vers l'année 1855, à la suite de la maladie morale des
» *tables tournantes*. Ces bonnes gens s'imaginent pouvoir, à leur
» volonté et selon leur caprice, faire descendre sur la terre les
» âmes des morts, celles des grands hommes et celles de leurs
» proches et de leurs amis... Il y a dans le Spiritisme une idée
» *vraie et respectable*, c'est la possibilité pour l'homme de se
» mettre en rapport avec les âmes des morts ; mais les moyens
» grossiers que mettent en œuvre les partisans de cette doctrine
» mystique, portent *tout homme éclairé et raisonnable* à répudier
» toute solidarité avec eux. »

Telle est la flèche que M. Figuiier décoche aux Spirites. On voit cependant, par l'analyse rapide que je viens de faire de son livre, qu'il ne lui est pas possible de « répudier toute solidarité avec eux. » Au contraire, après la rédaction du *Lendemain de la Mort*, il aurait dû se féliciter d'avoir trouvé, dans des ouvrages spéciaux, les éléments spirites qui lui étaient indispensables. Mais il aura pensé, sans doute, que la présence de ces éléments en son œuvre était trop apparente pour qu'il prît le soin de la faire remarquer. Dans ce cas, on peut constater qu'il est au moins étrange de voir un écrivain admettre d'abord, comme nous, la possibilité pour l'homme d'entrer en rapport « avec les âmes des morts » et condamner ensuite les procédés dont nous nous servons afin de fournir la preuve de ce phénomène. En vérité, c'est s'y prendre singulièrement pour combattre notre doctrine.

VII.

Mais, suivant M. Figuiier, qui méprise les *tables tournantes*, c'est le *raisonnement* seul qui lui aurait permis d'établir son système et d'assigner le soleil comme but à l'humanité en marche ! Il est possible alors que le raisonnement produise chez lui des effets particuliers, car on pourrait croire que les lignes suivantes sont inspirées plutôt par la fantaisie que par la raison pure :

« Ainsi, dit l'auteur du *Lendemain de la Mort*, ni l'astronomie
» ni la physique ne nous offrent aucune explication suffisante de
» l'entretien constant de la radiation solaire. Le bon sens nous
» dit que ce foyer continuellement en activité doit avoir son ali-
» ment ; mais la science est restée jusqu'ici impuissante à le dé-
» couvrir. Là où la science ne met rien, nous plaçons quelque
» chose. Ce qui entretient, selon nous, la radiation solaire, ce sont

» les arrivées continuelles des âmes dans le soleil. Ces ardents et
» purs esprits viennent remplacer les émanations continuellement
» envoyées par le soleil à travers l'espace sur les globes qui l'en-
» vironnent. »

Je m'arrête, sur cette page, dictée, soi-disant, par le « bon sens ». Mais, vraiment, quand on blâme nos expériences et nos recherches avec la désinvolture que je viens de faire remarquer, on devrait trouver quelque chose de mieux qu'une conception bizarre et sans avenir. Heureusement, pour lui et pour le bon sens, M. Figuiet revient au Spiritisme rationnel lorsqu'il ajoute : « Il n'y a à proprement parler, pour l'espèce humaine, ni nais-
» sance, ni mort ; il n'y a qu'une suite d'existences qui s'enchaî-
» nent et qui, du monde visible, vont à travers l'espace se relier
» aux mondes interdits à nos regards. » Ce qui veut dire, une fois encore, que M. Figuiet est Spirite, comme bien d'autres. Il était, par conséquent, inutile qu'il se donnât la peine d'afficher son mépris pour ses frères en croyance en son *Histoire du Merveilleux dans les temps modernes* et dans le *Lendemain de la Mort*. En s'abstenant de pareilles attaques, il aurait montré plus de grandeur d'âme. Sa place n'en eût été que plus belle dans l'astre où il compte aller un jour, avec les autres habitants des planètes de notre système.

VIII.

Les Spirites, ainsi qu'on le voit par l'étude des théories diverses opposées à la nôtre, ont des adversaires nombreux. Les uns font dépendre l'esprit de l'organisme et prétendent trouver, dans l'examen de la substance cérébrale et de ses circonvolutions, dans la mesure de la capacité des crânes, la preuve que la matière possède la faculté de produire, par elle-même, des faits intellectuels. Ils ne veulent donc entendre parler, en aucune façon, de la survivance de la pensée et surtout de la possibilité qu'elle a de se manifester après la destruction des organes. Les autres, qui sont des spiritualistes de différentes écoles, croient bien à l'existence indépendante de l'Esprit, mais ils ne peuvent admettre qu'il entre après la mort charnelle, en relations avec les vivants. Il en est enfin, comme M. Louis Figuiet, dont les théories sont empruntées à notre doctrine, et qui pourtant nous combattent parce que les expériences que nous faisons ne leur conviennent pas. Quant à la religion, il va sans dire qu'elle est aussi notre adversaire

acharnée ; bien que le Spiritisme apparaisse, dans ses pratiques, à chaque instant.

En présence d'une hostilité semblable, exercée par des ennemis en guerre eux-mêmes les uns avec les autres, nous n'avons qu'à continuer, — mais en répondant toujours à toutes les attaques : — notre travail est lent, mais il est sûr. Les théories, les systèmes, les dogmes viendront se briser tour à tour contre notre spiritualisme expérimental, qui ne fait jamais un pas en avant sans s'appuyer sur des faits positifs. Toutes les belles phrases catholiques des Monsabré, toutes les conceptions métaphysiques des Jules Simon et des Caro, ne feront pas plus contre le Spiritisme que ne font les recherches physiologiques du docteur Charcot et de ses élèves.

Continuons donc la lutte avec confiance et n'oublions pas surtout ceci : Il y a dix ans, on nous prenait généralement pour des charlatans ou des insensés ; aujourd'hui on se donne la peine d'examiner nos phénomènes, et, si l'on écrit des ouvrages anti-spirites, ce n'est plus pour nous traiter comme MM. de Fonvielle et Figuié l'ont fait ; mais bien pour rechercher si le phénomène de médiumnité ne serait pas la conséquence d'un cas pathologique spécial, inconnu encore de la science. C'est la résistance dernière de l'incrédulité qui est aux abois et bientôt sera vaincue.

Angoulins-sur-Mer, mars 1883.

Alexandre VINCENT.

FAITS SPIRITES AU MEXIQUE.

Mon cher monsieur Leymarie : Il y a déjà longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous écrire. Quelques voyages, ainsi que quelques indispositions ont été le motif de mon silence.. Je profite actuellement d'un moment de loisir pour vous donner un aperçu de l'état où se trouve présentement notre chère doctrine dans ce pays qui possédait jadis tant de journaux spirites et qui n'en a plus qu'un. On en pourrait déduire que le mouvement spirite a disparu : ce serait une erreur. Il n'y s'est opéré qu'un point d'arrêt né de circonstances qui ont donné un coup de fouet aux affaires. C'est le commencement de l'établissement des chemins de fer, entreprises concédées à des compagnies américaines ; l'arrivée incessante d'émigrants de toutes nationalités, tout ce monde cherche à se caser ;

on bâtit force maisons pour le loger ; les chemins ferrés recrutent beaucoup d'employés. Les propriétaires ruraux et urbains s'occupent avec ardeur des nouvelles spéculations qui surgissent sous l'influence de la rapidité des communications. Il y a, malgré tout, des cercles spirites ; mais ils ne sont pas publics, comme l'était autrefois celui du général Gonzalez, ce Spirite émérite qui a dépensé une bonne partie de sa fortune à faire de la propagande, qui fut obligé de suspendre temporairement la publication de son excellent journal, *la Ilustracion espirita*.

J'ai vu souvent, dans la *Revue Spirite*, la relation de faits produits par des Esprits qui, sans être complètement arriérés, cherchent à se communiquer en provoquant quelques phénomènes physiques. Il s'en est produit en ma présence, assez souvent, et je vous en adresse le récit. J'ai une somnambule qui est médium à plusieurs aptitudes, et c'est fort heureux ; car, par elle-même, elle serait incapable de m'être utile, étant fort bornée ; ne sachant ni lire ni écrire et d'une intelligence peu développée ; mais il paraît que les Esprits sont fort à l'aise dans son enveloppe, car je reçois des communications verbales, suffisamment claires, même d'Esprits élevés dont je peux, autant que possible, contrôler l'identité d'une certaine manière trop longue à décrire ici. C'est probablement par la médiumnité de cette somnambule que j'ai obtenu les faits dont je vous entretiens ; car je n'ai jamais pu, seul, faire remuer le plus petit objet. Un médecin de ma connaissance, ne possédant pas non plus, étant seul, la faculté de mettre en mouvement la petite table de nos études, lorsque nous sommes réunis, reçoit très facilement, par l'alphabet, des communications que nous n'aurions pas en agissant séparément.

Combien nous sommes éloignés de pouvoir jouir de conférences publiques comme celles qui commencent à s'établir en France à l'instar de celles des Etats-Unis ! Cela ne sera praticable que lorsque la population étrangère se sera mélangée en plus grande proportion avec la race indigène qui est peu instruite en général, et indifférente aux idées philosophiques ou fanatisée par les prêtres catholiques. Ce sera long, et nous n'avons guère l'espoir d'atteindre cette époque tant désirée. Nous semons, d'autres récolteront et nous aideront alors dans l'autre vie, dans la force de nos moyens spirituels, à la diffusion et au progrès de la doctrine dans toutes les contrées de notre planète. Ci-après le récit des phénomènes :

J'arrive de très bonne heure à mon jardin situé à une petite

demi-lieue de la ville. La servante, médium, dépose sur une chaise de la salle à manger un mouchoir de soie dont elle avait entouré son cou pour se garantir du froid, et en revenant d'un tour fait à la cuisine ne le retrouve plus. Elle m'engage à me méfier du jardinier et celui-ci, dans ce moment à une grande distance, doit, selon elle, avoir opéré la soustraction du fichu.

Je déjeune et sors après avoir dit à la servante de me suivre avec un panier pour rapporter quelques fruits. Nous descendons les quelques marches qui conduisent au jardin. Devant nous est un grand oranger, chargé de fruits, sur lequel nous portons la vue. C'est sur une de ses branches les plus élevées que nous apercevons le fichu, cravatant la branche avec un nœud artistement arrangé. Je vais chercher un escalier à main de quatre mètres, avec lequel j'atteins à peine le fichu que je dénoue, et j'engage la servante à ne plus accuser aussi légèrement le vieil et honnête jardinier.

Un autre jour, au jardin, je pose ma montre sur ma table de travail ; en revenant à ma table, j'aperçus, sur le verre de ma montre, un dé à coudre. Je demandai à la servante ce que signifiait ce dé, elle me suivit et s'écria : « Ce dé est celui de ma sœur restée à la ville. » Or, voici la scène qui se passait à la ville au même instant : la sœur était à coudre, et observait de temps en temps le travail d'une femme qui était à moudre du cacao ; elle se leva pour lui donner de la cannelle, en revenant s'asseoir elle chercha son dé, mais il avait disparu. Elle accuse la femme au chocolat de le lui avoir pris, après l'avoir inutilement cherché pendant longtemps ; le lendemain, à notre retour à la ville, nous lui rendîmes son dé, ce qui l'obligea à faire des excuses à cette personne.

Les Esprits qui nous faisaient ces espiègleries nous rendaient aussi quelques petits services. Comme j'avais besoin de rentrer de très bonne heure à la ville, je les priai de me réveiller. Ils frappèrent, à quatre heures du matin, de grands coups à la porte de la chambre, et allaient en faire autant à la porte de la chambre de la servante. Au jardin ils m'annonçaient la visite de quelques promeneurs en frappant sur les persiennes du salon. Sachant leurs noms, je faisais dans la soirée de petits bouquets pour chacun d'eux, bouquets qui tous étaient enlevés avant de me coucher ; lorsque nous partions le matin pour la ville, ils faisaient tomber à nos pieds, au milieu des montagnes que nous traversions, quelques-unes des fleurs de la veille qui étaient encore très fraîches.

A la ville, le médium étant assis derrière un rideau sur un

fauteuil à dossier élevé, tissé de jonc de Chine, à claire-voie, les Esprits s'emparèrent d'elle et me demandèrent le ballon de mon petit garçon, qui mesure 30 centimètres de diamètre. Je le passai sous le rideau, et aussitôt j'entendis le ballon rebondir à toutes les distances dans la chambre où se trouvait assis le médium. Une guitare, reléguée sur une haute armoire, fut en même temps râclée impitoyablement. La séance terminée, je trouvai la chevelure du médium défaits, passée en petites mèches par dix ou douze trous du dossier du fauteuil, et attachées ensemble par des nœuds solides qui empêchaient le médium de remuer la tête ; je passai dix minutes à les dénouer. Une nuit très sombre, je fus réveillé à une heure du matin par un effroyable bruit partant de la cour et ressemblant à la démolition du mur d'enceinte opérée par l'effort de plusieurs maçons à la fois. Je me levai à la hâte, et, comme il faisait froid, j'entrouvris la porte de ma chambre, suffisamment pour être convaincu de la réalité du fait. C'était le bruit de pierres de toutes dimensions, qui tombaient dans la cour, avec fracas, comme si elles faisaient une chute d'un troisième étage ; vêtu d'un épais manteau, d'une casquette, armé d'un pistolet, je sortis dans le corridor pour examiner à mon aise, tout en prenant quelques précautions, dans le cas d'une tentative de gens mal intentionnés. Je m'appuyai sur la rampe de fer du corridor, j'entendis mais ne distinguai rien. Peu à peu, le bruit s'amointrit pour faire place à un autre non moins singulier. J'avais un cheval, dans une écurie dont la porte était sur la cour ; ce cheval devait être attaché au râtelier. Tout à coup, un bruit violent se fait entendre, imitant l'arrachement du bois du râtelier de l'écurie, et la porte sauta en éclats, ce qui absorba toute mon attention, parce que je supposais que le domestique avait oublié d'attacher le cheval et que celui-ci, possédé de rage pour une cause quelconque, mettait en pièces tout ce qu'il atteignait. Je voulus m'en assurer, mais il faisait froid et craignis de ne pas calmer l'animal ; je me mis au lit, écoutant toujours les ravages que faisaient le cheval ; tous ces bruits s'affaiblirent, et je m'endormis. Levé de bonne heure, je grondai le domestique pour n'avoir pas attaché le cheval ; celui-ci courut à l'écurie et en revint immédiatement pour me dire que le cheval était tranquille et attaché comme il l'avait laissé la veille, qu'il n'y avait aucun dégât dans l'écurie ; en effet, tout était à sa place. Inutile de dire qu'il n'y avait dans la cour aucune trace de démolition, et que je vis clairement, là, l'action des Esprits turbulents ou facétieux.

Dans une petite chambre au rez-de-chaussée de l'un des faubourgs de la ville, vivait une pauvre femme vendant du charbon et des fagots. A peine avait-elle fermé sa porte, le soir, qu'une grêle de pierres tombaient dans son réduit avec un bruit qui lui faisait passer des nuits affreuses. Fatiguée de ses veilles, elle parla de la chose à son compère, le cordonnier voisin, et celui-ci de dire : « La cause ne peut venir que d'une personne qui vous en veut et trouve le moyen de troubler ainsi votre sommeil ; si vous y consentez, laissez-moi passer la nuit dans votre chambre, je me fais fort de découvrir le coupable. » La pauvre femme accepta, fut coucher chez une de ses connaissances pour le laisser libre. Le cordonnier arriva, muni d'un gros gourdin, et lui dit en montrant son bâton : « Voyez, commère, ceci fera cesser tous les bruits ; allez, dorénavant vous dormirez tranquille. » Puis il s'enferma, et se coucha sur une natte. A peine la chandelle était-elle éteinte, que les pierres commencèrent à tomber. Il se leva pour prendre son bâton, mais ne le trouva plus ; pendant qu'il lançait de gros jurons et des menaces terribles, il fut roué de coups de bâton, et recevait force horions. N'en pouvant plus, il voulut sortir, mais, dans son trouble, il ne put trouver la clef de la porte et demanda grâce ; peu à peu les coups diminuèrent ; il parvint à trouver la clef et s'échappa, maugréant pour s'être fourré dans cette affaire qui lui attira les moqueries de ses voisins. La pauvre femme dut abandonner sa chambre ; le gourdin du cordonnier ne se retrouva pas.

Dans une autre maison de la ville, presque chaque jour de la semaine, il y avait une apparition singulière, toujours à la même heure ; un animal blanc passait d'un appartement à un autre, disparaissant sans qu'on pût en trouver la moindre trace. Son passage s'effectuait avec tant de rapidité que, quoique bon nombre de personnes l'eussent aperçu, aucune d'elles n'avait pu être fixée sur son genre et son espèce. Plusieurs le comparaient à un chat, d'autres à un chien ; quelques-unes à un certain petit renard du pays, mais toujours avec incertitude. Ce fait dura plusieurs années.

J'ai entendu raconter le fait suivant par le Père A. ; il était allé à Mexico pour une affaire, et fut se loger dans la maison d'un ami. Ayant à écrire quelques lettres, on l'installa dans une chambre qui avait deux issues ; l'une conduisant à une chambre d'attente où les dames venaient habituellement faire de la couture, c'était l'entrée, l'autre, à une porte qui conduisait dans d'autres apparte-

ments. Il écrivait lorsque la porte de la chambre d'attente s'ouvrit, et un vieux monsieur, vêtu comme on s'habillait au temps de Louis XV, avec chapeau à trois cornes, apparut. Le Père A., tout à sa lettre, le regarda du coin de l'œil, et comme l'étranger n'eut pas l'air de faire attention à lui, il ne se dérangea pas. Celui-ci traversa lentement la pièce, ouvrit la porte opposée conduisant dans les autres appartements et disparut. Le Père A., après avoir achevé et cacheté sa lettre, se leva pour aller à la poste. En passant par la chambre d'attente, il demanda à une dame de la famille, quel était le monsieur qui venait de passer. La dame lui répondit qu'elle n'avait vu personne, n'ayant pas bougé de cet endroit depuis quelque temps. Le Père A. insistait et la dame soutenait qu'il n'était rentré personne, lorsque, par hasard, le Père jetant la vue sur un portrait pendu à la muraille, qu'il n'avait pas encore remarqué, s'écria : « Voici la personne que je viens d'apercevoir. » Cela n'est pas possible, répondit-elle, c'est le bisaïeul de la famille, mort depuis plus de 80 ans. Ce sera ce que vous voudrez, dit le Père, mais c'est bien celui que je viens de voir, la personne qui est partie par cette autre porte. Par politesse, la dame n'insista plus. Le Père répétait que ce n'était pas une illusion de sa part, et parlait de ce phénomène sans y ajouter aucune réflexion ; il ne convainquit personne de sa réalité, parce qu'il s'adressait à des gens qui n'avaient aucune idée sur la possibilité de la communication avec les Esprits ; mais s'il a entendu parler du Spiritisme, cette apparition a dû le faire réfléchir.

Dans une lettre ultérieure, j'espère vous donner un exemple remarquable des dispositions dominatrices de certains Esprits ; ces derniers tout en prêchant la morale, la charité, l'amour de Dieu, et produisant des faits surprenants, sont sensibles à la flatterie, aux hommages ; ils peuvent être la cause, comme dans l'exemple que je citerai, de la ruine de leurs protégés. Ce fait prouvera que les Spiritistes doivent posséder une instruction solide de la doctrine spirite, puisqu'ils ne peuvent se rendre compte des phénomènes s'ils n'ont la connaissance des lois qui régissent le monde invisible, et s'ils ne peuvent juger de la bonne ou de la mauvaise qualité de toutes manifestations, à l'aide du raisonnement et de l'intervention du libre arbitre qui ne doit jamais être abandonné.

Veillez présenter mes respects à Mme Allan Kardec, ainsi qu'aux membres de votre Société, et me croire votre très affectionné
F. en C. et serviteur. Alphonse DENNÉ. Mexico, 1882.

**Les Pensionnaires de l'hospice du Bel-Air, à Paris,
au cimetière du Père-Lachaise.**

29 octobre 1882. Cause première, qui régissez les Mondes et l'univers, Vous, Dieu tout-puissant, veuillez permettre aux bons Esprits de M. et de Mme Lenoir et M. Jousseran, ces bienfaiteurs de l'humanité, de venir en ces lieux, recevoir l'humble témoignage de notre parfaite reconnaissance pour le bien qu'ils ont eu le bonheur de faire sur la terre.

Chers bienfaiteurs, excusez la pauvreté de mon langage pour parler de votre amour pour les pauvres déshérités de ce monde, et du refuge que vous avez institué à perpétuité (1) :

Ce que vous avez fait pour nous et pour nos survivants est bien au-dessus de toutes les folles grandeurs, des ambitions qui cherchent l'honneur, la gloire et la richesse, qui, s'enivrant avec elles, oublient que le plus grand parmi les hommes est celui qui aime et instruit ses frères en épreuves, qui soulage les infortunes de ses frères en humanité.

Chers Esprits, pardonnez à ceux qui, par oubli, ou par indifférence, manquent au plus sacré de tous les devoirs, celui de la reconnaissance ; les ingrats ne savent ni le mal qu'ils se font à eux-mêmes, ni le mal qu'ils font à leur lignée ; puisqu'ils outragent la conscience publique, blessent les plus nobles cœurs par leur ingratitude et ferment le cœur et la caisse de ceux qui seraient tentés de vous imiter, chers bienfaiteurs, en faveur d'infortunes imméritées.

Pardonnez-leur ; et du séjour où vous vivez, inspirez-leur le repentir, l'esprit de justice et de reconnaissance ; inspirez aussi, à d'autres mortels fortunés, l'amour de la charité fraternelle, de la solidarité qui doit un jour unir les hommes, les familles, les peuples et les nations.

Inspirez surtout aux hommes qui sont chargés d'accomplir vos saintes volontés à notre égard, d'être bons, loyaux, dévoués à l'œuvre sublime que vous avez fondée, de la diriger avec esprit de justice, et ne permettez pas qu'ils souillent et leur conscience par

(1) Ces bienfaiteurs ont fait don d'une somme de 5,000,000 de francs, à l'Assistance publique de Paris, pour fonder un hospice de vieillards à Saint-Mandé, près Paris.

l'abus de l'autorité, de l'égoïsme, de l'inhumanité, ces trois lèpres sociales, ces hontes de notre siècle et de la civilisation moderne.

Inspirez aussi aux humbles affligés recueillis dans votre hospice bien-aimé, l'amour du bien, de la fraternité, de la douceur, de la bonté entre tous, de l'amour et de la tolérance qui doivent être la base de leurs rapports continuels.

Maintenant, chers bienfaiteurs, par votre intercession, attirez sur votre œuvre et sur les infortunés qui, en ce jour, bénissent votre mémoire et l'honorent, les effluves des Esprits les plus purs et des âmes les plus dévouées à la charité universelle; qu'ils animent les cœurs à l'aide de la sainte générosité et du désir de suivre l'exemple que vous avez donné au monde en ces temps d'égoïsme, d'injustice et d'erreurs.

Salut à vous qui êtes invisibles à nos sens grossiers, mais qui, présents ici, trouvez au fond de nos cœurs, et bien gravé, l'amour que nous inspire votre nom béni par les hommes, et par Dieu qui est la synthèse éternelle de tout ce qui est lumière, grandeur, impartialité, paternité.

Salut, mille fois salut, ombres chéries, et puissions-nous avoir ce bonheur, de vous voir dans un monde meilleur.

CLAUDE NICOLAS, *spirite et fouriériste.*

UN PRESTIDIGATEUR DEVENU MÉDIUM

Les journaux allemands s'égaient de la conversion d'un monsieur jeune et aisé, qui, de prestidigitateur, est devenu médium spirite par le dégoût que lui inspirait l'imitation des manifestations vraies et authentiques.

Ce monsieur écrit au docteur B. Cyriax, éditeur du *Spiritualistische Blaetter*, excellent et nouveau journal allemand, qu'il se donne la mission spéciale de populariser et d'élucider les vérités et la réalité du Spiritualisme moderne; il veut combattre l'opposition toujours croissante des railleurs et des matérialistes de la presse allemande, aussi bien que les théories et les vues erronées qui prévalent dans les rangs des Spirites. Voici cette lettre :

« Me trouvant à Berlin dans le commencement de 1882, dit-il, je fis la connaissance de M. Fox, prestidigitateur, lequel désireux

d'agrandir ses affaires jusque-là fort modestes, les moyens lui faisant défaut, je lui offris 10,000 marks, et devins son associé. Notre intention était de voyager en Anti-spirites, et, à cette fin, d'acheter les prétendus secrets spirites à des prix variant de 100 à 1200 marks. Les marchands qui vendent ces appareils de prestidigitation ont un plaisir tout particulier à fournir aux prestidigitateurs et aux imposteurs de nouveaux trucs pour la suppression du vrai Spiritisme, et cela, à des prix exorbitants ; lorsque je paie 300 marks pour un morceau de corde et le secret de la lier, le double pour une espèce de sarbacane (pea-shooter) ; que je donne de 960 à 1360 marks pour un simple squelette humain ; il m'est bien permis de trouver ces prix élevés, et, pour ma part je suis disposé à donner les secrets gratuitement, pour démontrer la tricherie de ces marchands de trucs. *Ni mon associé M. Fox, ni moi, nous n'avions vu une véritable séance spirite ; nous devions déclamer simplement pour la foule, contre une cause qui nous était totalement étrangère.*

Au bout de six mois, les arrangements pour notre genre d'affaires sur un théâtre se trouvaient au complet ; le directeur et le personnel étaient engagés, lorsque, inopinément, j'eus la chance d'assister avec M. Troll, un ami, ci-devant *impresario* et élève du célèbre professeur danois M. Hansen, à une véritable séance de Spiritisme. Les médiums étaient : M. Emile Schraps et Mme Minna Demmler, sous la direction de leur magnétiseur, M. Bernard Schraps.

M. Emile Schraps, dont la physionomie éveillée était néanmoins positive, fit sur moi une profonde impression ; il me pria d'examiner son vêtement et au lieu d'un habit moderne de prestidigitateur, costume avec vingt-deux poches grandes et petites, il portait l'habit, le gilet et le pantalon ordinaire. Je le déshabillai complètement jusqu'à la peau et ne trouvai qu'une montre et sa chaîne, et conséquemment, rien de commun avec les accessoires de la prestidigitation. Les bottes et les souliers qui eussent pu s'employer pour produire certains sons, furent laissés en dehors de la salle, les pieds étant seulement couverts par des chaussettes.

Je liai le médium, l'assis sur une chaise ordinaire en rotin, et là, il fut relié, transversalement par quelques messieurs ; ne les connaissant pas, j'insistai pour faire moi-même quelques nœuds compliqués, en cachetant les extrémités à la chaise ; la chaise entière fut aussi liée et cachetée au plancher. Les mains du médium

furent naturellement liées, de façon qu'il ne puisse faire un mouvement sans briser les cachets. Ses jambes furent attachées aux pieds de la chaise, et les bras au dossier, le moindre mouvement devait, je le répète, rompre les cachets apposés sur le parquet. Pour être certain qu'aucune précaution n'avait été négligée, le magnétiseur, M. Bernard Schraps, qui devait entrer en conversation avec les Esprits, fut aussi mis en sûreté au milieu de l'assistance, au moyen d'une corde dont les bouts furent confiés à un incrédule dont nous contrôlions la passivité. Je regardai autour de la chambre et ne pus découvrir rien de suspect.

La séance commença : La montre et la chaîne furent jetées sur l'assistance, et ne furent pas endommagées ; la lumière faite immédiatement toutes choses étaient en ordre. Par une succession rapide de faits, l'habit, le gilet, et le médium lui-même, furent projetés au milieu de nous, et entre chacune de ces manifestations, on fit de la lumière pour examiner les nœuds et les cachets ; le médium fut retourné sur sa chaise, sans aucune modification dans les attaches, ce que j'ai remarqué avec soin ; au même instant, nous remarquions le passage de lumières phosphorescentes, nous entendions des coups plus ou moins forts, frappés en différentes parties de la chambre, pendant que les Esprits remontaient eux-mêmes une boîte à musique, jouaient de divers instruments, faisaient des expériences avec une *fulgurite*.

Un ami de l'autre monde m'offrant sa main froide et phosphorescente, je me décidai à la saisir fermement ; elle était bien vivante et se fondit pour ne rien laisser dans la mienne. Alors j'eus la conviction qu'il y avait des forces dont il m'était impossible de comprendre la cause et les effets. Ce fut ma première séance et, pendant sa durée, le médium était entransé et immobile.

En arrivant avec M. Troll, à l'hôtel, nous entendîmes des coups sortir du lit, de la table, du mur, de partout. Je quittai la chambre pour m'assurer si j'entendrais les mêmes bruits dans d'autres parties du bâtiment, mais, où j'allais, je les entendais, et ceux qui se trouvaient autour de moi les percevaient aussi.

J'acquis ainsi la certitude que j'étais médium, et maintenant, je tiens des conversations avec mes parents décédés, aussi facilement que lorsqu'ils étaient sur la terre, avec la différence que je ne puis voir leurs corps spirituels, ce que j'espère obtenir sous peu.

Je fis mon devoir en faisant part à mon associé de Berlin de mes expériences, et je réclamai sa présence immédiate à Leipzig, pour

lui procurer la même conviction. Il vint, il vit, ne fut pas convaincu de l'existence d'êtres plus élevés ; quant aux phénomènes dont il fut le témoin, ils dépassaient simplement son entendement, c'était jeter des perles aux pourceaux. L'étroitesse d'esprit de M. Fox est telle, que, maintenant encore, il veut que le Spiritisme ne soit qu'une tricherie ; il n'a cependant pas cédé à mes demandes réitérées de prouver cette assertion, au lieu de cela, il trompe le public pour discréditer le Spiritisme et le ridiculiser par des tours de passe-passe, ce qui m'a forcé à dissoudre notre association avec une perte pécuniaire pour moi de plus de 10,000 marks.

Convaincu de la certitude de l'immortalité et de la vérité du Spiritisme, je me trouve plus heureux qu'auparavant ; je puis employer la faculté magnétique dont Dieu m'a si richement doué à soulager et à guérir mes frères souffrants. » WILH. WEDER.

Selon le docteur Cyriax, auquel la lettre ci-dessus a été adressée, M. Weder possède une force magnétique considérable ; il veut se fixer à Chemnitz (Saxe), comme guérisseur magnétiseur.

Traduit par H. VAN DE RYST.

PERSÉCUTION SPIRITE EN BOHÊME

Mon cher collègue. — Comme vous avez dû l'apprendre par mon journal *Licht, mehr Licht*, nos frères les Spirites de Bohême ont été en butte à des poursuites judiciaires, par suite des plaintes déposées au parquet de Gitschin, de la part du rédacteur de la *Gazette de Trautenau*, ville industrielle de 10,000 habitants, située sur la frontière de la Prusse, et dans la partie nord de la Bohême.

L'accusation portait sur de nombreux cas de folie, de maladie, de suicide, et même de meurtres, dans la population spirite des environs de Trautenau.

La nouvelle de ces poursuites avait été colportée dans presque tous les journaux de l'Autriche. C'est surtout le grand journal libéral de Vienne, *la Presse libre*, qui a lancé des anathèmes contre nos pauvres coréligionnaires de ce pays et contre mon journal, accusé d'être la cause de tant de malheurs.

Ce journal, soi-disant libéral, est allé jusqu'à dénoncer *Licht mehr Licht* aux autorités pour que le droit de vente et de libre par-

cours par les postes autrichiennes et hongroises lui fussent interdits.

80 Spiritistes ont été entendus par une commission judiciaire, envoyée expressément auprès de Trautenau pour se livrer à une instruction minutieuse. Vous ne sauriez vous imaginer tous les procédés qui ont été mis en œuvre par nos ennemis, pour arriver à une extermination du Spiritisme dans ce pays. Et notez-le bien, ce n'est pas le clergé catholique qui s'en est mêlé, les plus furieux adversaires des Spiritistes étaient précisément ceux qui prêchent la liberté politique, et celle de la conscience, au nom du matérialisme universel.

Ces messieurs ont atteint un résultat tout contraire à leurs espérances, ainsi :

Le parquet de Gilschin, d'après le rapport de l'instruction, a renoncé aux poursuites, ne trouvant pas la moindre trace de contravention à la loi de la part des Spiritistes ;

Tout ce qui leur avait été imputé fut trouvé dénué de fondement ;

Il a été même officiellement constaté par des médecins légistes, que des épileptiques avaient été guéris par le magnétisme, et que, l'état de santé de bien des Spiritistes s'était considérablement amélioré par suite du développement de leurs facultés médianimiques ;

Les cas de suicide et de folie qui s'étaient produits dans ce pays, n'ont aucun rapport avec le Spiritisme.

Mon correspondant de Bohême, monsieur Gynaie Etrich, grand industriel de cette contrée, Spiritiste sérieux et d'un dévouement exemplaire, m'écrit qu'il a fait venir deux des aliénés, qui ont été soumis à un traitement, chez lui, et qu'il les soigne à l'aide de ses esprits protecteurs.

Ils sont en bonne voie de guérison, dit-il, et j'espère prouver à la population et aux autorités, que le Spiritisme au lieu de rendre fou, peut guérir certains cas d'aliénation mentale.

Veillez agréer, cher collègue, mes salutations fraternelles.

CHARLES DE RAPPART.

NOTA. Il y a lieu de supposer que la Bohême, ce pays classique des mouvements pour les réformes religieuses, est appelée à jouer un rôle important dans l'histoire de la vulgarisation de la doctrine spirite ; puisse cette espérance se réaliser.

LES SÉANCES DE M^{me} SAMIER

Depuis le commencement de l'année, de nouvelles séances de magnétisme ont lieu dans la salle de la Société des études psychologiques. Ces séances, d'un intérêt saisissant, sont données par Mme Samier, assistée d'un magnétiseur. Elles ont lieu le premier et le troisième mercredi de chaque mois à neuf heures du soir.

Mme Samier est un sujet magnétique doué d'une sensibilité extrême et d'une lucidité surprenante ; elle est d'ailleurs somnambule naturelle, c'est-à-dire de naissance, dont les facultés n'ont eu qu'à se développer et qui ont atteint depuis longtemps les limites les plus reculées.

Les séances de Mme Samier ne sont pas ce que sont ordinairement les expérimentations publiques dans lesquelles les magnétiseurs cherchent à émerveiller et à charmer l'assistance en produisant sur leurs sujets des effets physiques souvent étranges et inexpliqués ; pourtant nous avons vu M^{me} Samier produire de ces effets physiques aussi étonnants au moins que tous ceux que nous avons l'habitude de voir dans les séances expérimentales bimensuelles. Nous ne citerons qu'une seule de ces expériences, celle que nous avons entendu dénommer la parole automatique.

Le magnétiseur, ayant mis en rapport une personne de l'assistance avec le sujet endormi, lie, par une seule passe, les organes de la parole de cette personne et ceux du sujet. A l'instant même, le sujet perd sa volonté de parler et se trouve enchaîné à celle de la personne avec laquelle il est en rapport. On entend alors le sujet imiter simultanément tous les sons, répéter toutes les paroles, traduire toutes les expressions de visage, rendre tous les accents et toutes les intonations de cette personne ; le phénomène se produit instantanément : ce n'est pas une répétition, un écho, c'est une action absolument simultanée ; ce sont deux organes vocaux agissant ensemble, de la même façon, et inséparables jusqu'à ce que le magnétiseur ait rompu le lien qui les unit, ou que le sujet, dans une surexcitation violente, brise lui-même l'état de mise en rapport.

Ce phénomène est réellement curieux, et nous pouvons dire que nous ne l'avons vu accomplir que par Mme Samier. Il est d'autant plus bizarre et d'autant plus surprenant qu'il nous a été donné

de voir les personnes les plus diverses mises en rapport avec le sujet.

Un jour, c'était un avocat qui débita un plaidoyer avec une volubilité tout à fait professionnelle et qui, interrompant tout à coup son discours, commanda les divers mouvements d'un exercice militaire ; d'autres chantaient, riaient, faisaient des imitations de cris d'animaux ; nous en avons entendu parler anglais, arabe, allemand, norvégien, le patois des départements du midi. — Mme Samier parlait toutes ces langues et tous ces idiomes, rendait les cris, les imitations et les rires instantanément, en même temps que les personnes dont nous venons de parler.

Cette expérience est certes curieuse, mais le but des séances de Mme Samier est de démontrer sa lucidité parfaite, sa double-vue rarement en défaut.

En citerons-nous quelques exemples ?

Nous avons vu Mme Samier répondre avec la lucidité la plus absolue aux questions qu'on lui adressait touchant des personnes non seulement absentes, mais fort éloignées. Son esprit absolument dégagé des liens charnels par la surabondance de fluide dont son magnétiseur l'enveloppe, elle se transportait par la pensée dans les lieux où on l'envoyait, quelque distants et quelque inconnus qu'ils fussent pour elle. Elle y voyait la personne désignée. Elle décrivait avec exactitude sa demeure, ses occupations et son aspect. Elle voyait en elle le mal dont elle souffrait si c'était pour une maladie qu'on la questionnait, ou le motif de ses peines s'il s'agissait d'intérêts intimes et douloureux. Ce qu'elle disait était la vérité, et nous l'avons entendu proclamer avec éloges par ceux qui connaissaient les lieux et les gens dont elle parlait.

Un jour, tenant une mèche de cheveux qu'un monsieur lui avait remise, Mme Samier a reproduit, avec la perfection la plus exacte, les souffrances d'une dame à qui appartenaient ces cheveux et qui était très dangereusement malade dans une ville éloignée. L'effet a été à ce point saisissant et poignant que nous avons vu l'émotion gagner ce monsieur qui était le mari de cette dame malade, et que des larmes de douleur montèrent à ses yeux pendant que sa poitrine se soulevait sous l'effort des sanglots.

C'est que c'est précisément dans les diagnostics de maladie que Mme Samier excelle et qu'elle fait preuve d'une lucidité hors ligne. Nous ne pouvons citer tous les cas surprenants dont nous avons été le témoin, et soit à l'aide de diagnostics, soit pour des recherches, elle étonne par ses facultés lucides. LOUIS PERALD.

VOLTAIRE DÉISTE.

Les matérialistes, qui nient Dieu et croient au néant, se réclament des grands noms des philosophes illustres qui, tous, étaient sinon spiritualistes, au moins déistes, entre autres de Voltaire qu'on a fait et fait encore passer pour athée et qui était pur déiste.

Pour appuyer mon dire, je mets sous les yeux du lecteur une prière faite par Voltaire, que j'ai extraite de son 1^{er} volume de « Politique et législation », à l'article intitulé : De la tolérance universelle, où elle se trouve consignée ainsi qu'il suit, chapitre 23 :

PRIÈRE A DIEU.

« Ce n'est plus aux hommes que je m'adresse ; c'est à toi, Dieu de tous les êtres, de tous les mondes et de tous les temps ; s'il est permis à de faibles créatures perdues dans l'immensité et imperceptibles au reste de l'univers, d'oser te demander quelque chose, à toi qui as tout donné, à toi dont les décrets sont immuables comme éternels, daigne regarder en pitié les erreurs attachées à notre nature ; que ces erreurs ne fassent point nos calamités. Tu ne nous as point donné un cœur pour nous haïr, et des mains pour nous égorger ; fais que nous nous aidions mutuellement à supporter le fardeau d'une vie pénible et passagère ; que les petites différences entre les vêtements qui couvrent nos débiles corps, entre nos langages insuffisants, entre tous nos usages ridicules, entre toutes nos lois imparfaites, entre toutes nos opinions insensées, entre toutes nos conditions si disproportionnées à nos yeux, et si égales devant toi ; que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés hommes ne soient pas des signaux de haine et de persécution ; que ceux qui allument des cierges en plein midi pour te célébrer supportent ceux qui se contentent de la lumière de ton soleil ; que ceux qui couvrent leur robe d'une toile blanche pour dire qu'il faut t'aimer, ne détestent pas ceux qui disent la même chose sous un manteau de laine noire ; qu'il soit égal de t'adorer dans un jargon formé d'une ancienne langue ou dans un jargon plus nouveau ; que ceux dont l'habit est teint en rouge ou en violet, qui dominant sur une petite parcelle d'un petit tas de la boue de ce monde, et qui possèdent quelques fragments arrondis d'un certain métal, jouissent sans orgueil de ce qu'ils appellent grandeur et richesse, et que les autres les voient sans envie ; car tu sais

qu'il n'y a dans ces vanités ni de quoi envier, ni de quoi s'enorgueillir.

« Puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères ! qu'ils aient en horreur la tyrannie exercée sur les âmes, comme ils ont en exécration le brigandage qui ravit par la force le fruit du travail et de l'industrie paisible ! Si les fléaux de la guerre sont inévitables, ne nous haïssons pas, ne nous déchirons pas les uns les autres dans le sein de la paix, et employons l'instant de notre existence à bénir également, en mille langages divers, depuis Siam jusqu'à la Californie, ta bonté qui nous a donné cet instant. »

Est-ce là le langage d'un athée ? je laisse au lecteur le soin de conclure !

Voltaire a consacré sa vie à la recherche de la vérité, il a combattu tous les abus et le cléricalisme avec ses propres armes ; s'il a démontré la fausseté des dogmes, il s'est attaché à ramener les hommes à la religion naturelle, à la morale pure et à la foi en Dieu.

Hélas ! les papistes, pour empêcher les humains de lire ses ouvrages qui auraient fait leur ruine, ont eu soin de le poser comme un pire athée.

Je suis heureux de saisir l'occasion de rendre hommage à la vérité et de désabuser ceux de mes F. et S. E. C. qui seraient encore imbus de ce préjugé implanté par ceux qui ont voulu faire de l'âme un cadavre.

Que les ouvrages philosophiques de Voltaire soient popularisés et lus, et c'en est fait du dogme ! Gloire soit rendue à ce géant de la pensée humaine, à ce génie universel qui, dans ses travaux, a abordé tous les genres.

Sans nul doute que, si Voltaire eût vécu dans un temps de Spiritisme expérimental, il serait devenu spiritualiste, et, comme Victor Hugo et tant d'autres, il eût admis les vérités qui en découlent.

A. MONGIN.

SUR LA PRIÈRE

Communication tirée d'un volume qui s'imprime et dont nous avons donné chaque mois des extraits.

—
Lorsque la prière instante d'un de ceux que j'aime sur la terre arrive à moi, amis bien chers, une sensation étrange me saisit : —

c'est en même temps qu'un vif souvenir et un rayon dans mon esprit, une impression analogue dans tout mon être, comme si la compassion que j'éprouve pour mon *moi ancien*, se déversait sur mon *moi actuel*, en atteignant et embrassant, dans le même sentiment dans la même effluve tendre et pitoyable, les êtres chers que j'ai connus, que j'ai laissés en proie à la souffrance à l'obscurité, à l'injustice, à l'incertitude, enfin à tous les maux auxquels j'ai été si longtemps asservie.

Les portes de mon âme s'ouvrent alors, et je vois les horizons lointains, mais toujours distincts, que j'ai parcourus autrefois ; je vous vois auprès de moi d'abord luttant contre les maux, et portant ensemble le fardeau de la vie, non pas de notre mieux, j'ai tort de le dire, car nous aurions été plus tôt abrités, plus tôt réfugiés dans les pays heureux, et allégés des plus longues souffrances. — Nous avons été battus par la tempête, mais aussi nous avons souvent créé cette tempête.

Les maux que la destinée nous prépare sont toujours dans notre possibilité de souffrir ; ce qui les double, ce qui les triple ce qui les rend insupportables, c'est notre colère, notre impatience, notre orgueil, notre résistance, nous augmentons nos maux et nous les rendons inutiles. Vous savez tout cela, amis bien chers, je n'ai pas l'idée de vous l'apprendre, je le constate une fois de plus.

Les doubles portes de ma demeure s'ouvrent pour vous laisser entrer ; arrivez, entrez chez moi, amis chers et désirés, car c'est vous que je reçois, que je vois ici réellement en recevant votre pensée ; elle vous retrace à mes yeux tels que vous êtes ; sur la terre où s'envoie son portrait en ce jour. (Cette communication a été obtenue le 1^{er} jour de l'an).

Je reçois le vôtre avec les changements que la réflexion, le détachement que les mérites acquis y apportent ; je vous vois aussi véritablement que si vous étiez comme autrefois devant mes yeux terrestres et bien mieux encore, car je n'aurais eu connaissance ni de vos pensées ni de vos progrès comme Esprits ; tandis que je vois les uns et les autres, et ils me créent votre personnalité réelle mieux que des yeux humains ne sauraient la saisir. — Adieu, — je reçois votre souvenir, je viendrai encore vous parler pendant l'année qui commence. Au surplus marchez de votre mieux sous le vent et la pluie ; que fait au voyageur quelques bourrasques de plus ou de moins, quelques gouttes de pluie ou quelques flocons de neige, quand il se sent près du logis où il est attendu ? — Au contraire ;

il estime que l'accueil sera plus empressé, plus chaleureux, plus tendre. — Eh bien ! n'a-t-il pas raison ? — Adieu donc et courage.

LES DEUX COMMANDEMENTS DU CHRIST

M. Timoléon Jaubert nous a gracieusement offert la troisième édition de ses fables obtenues à l'aide de l'Esprit frappeur ; à ce volume, il a donné une préface fort intéressante : *Les deux commandements du Christ* contenus dans 46 pages bonnes à étudier, car elles sont pleines de la plus sage, la plus douce, la plus consolante philosophie. Ce sont les grands commandements mis à la portée de toutes les intelligences ; le Président honoraire du tribunal de Carcassonne les veut enseigner aux enfants, de manière à leur en rendre la lecture facile et attrayante ; ces 46 pages, forment la 1^{re} partie de l'ouvrage.

La 2^e partie offre des fables, des contes, des sonnets nouveaux, frappés au bon coin, charmants, qui pétillent d'esprit, et obtenus médianimiquement. Le mode le meilleur est d'en insérer quelques spécimens chaque mois, ce que nous mettons en acte dans cette revue : voici un conte et deux fables de ce volume qu'on peut nous demander, si on ne veut s'adresser à M. Jaubert, vice-président honoraire à Carcassonne.

UN MORT.

— CONTE. —

Le funèbre linceul s'étendait sur ma tête,
J'étais mort... — Un esprit me dit avec bonté :
— « Il le faut, Dieu le veut ! relève-toi, poète.
« Tu chantas le néant... mensonge, impiété !
« Le néant... tu vois que la tombe
« N'est pas ce lit d'argile où notre âme succombe
« Où pour l'éternité l'on croise les deux bras,
« Et dont les endormis ne se réveillent pas. »
Je tressaillis... Bientôt, écartant mon suaire,
De mes derniers liens l'ange trancha les nœuds ;
Et dégagé, mon œil pénétra dans la sphère
Que l'infini réserve aux esprits lumineux.

Ebloui, j'admiraï leurs nombreuses phalanges,
Dans les bas-fonds rampait le méchant désarme.
Dignes de leur bonheur, brillaient parmi les anges,
Ceux qui, justes et bons, sur terre avaient aimé.
Je puisais dans l'espace une force nouvelle.
La terre, loin de moi, roulait sur son essieu.
Et je montais encor... oui, l'âme est immortelle,
Dieu gouverne et j'espère en Dieu.

L'AUMONE.

— FABLE —

Et la neige tombait... — « Par pitié ! Je chancelle. »
Disait un mendiant courbé sous ses haillons ;
« Sous mes pieds déchirés le givre s'amoncele,
La neige sur mes yeux lance ses tourbillons.
Pitié pour mes enfants, pitié pour la misère...
Donnez ! ils sont cruels les tourments de la faim.
Ah ! vous ne savez pas ce que souffre une mère,
Quand son sein a tari, l'hiver, faute de pain. »
— « Prends ! lui dit un bourru, et détale en silence. »
Le pauvre homme accepta tremblant, humilié.
Mais l'outrageant dédain sera-t-il oublié ?
Sans le parfum du cœur, l'aumône est une offense.

LE CRAPAUD PHILOSOPHE.

— FABLE. —

Dès l'aurore, courbé par l'âge,
Monsieur Jean, la bêche à la main,
Tristement visitait son modeste héritage.
Sur ses bras il fondait l'espoir du lendemain.
Un crapaud s'éveilla. Jean pâlit à sa vue.
Il releva son arme, et d'une voix émue :
« Imprudent ! lui dit-il, dois-je tuer encor ?
« Ce jardin est mon seul trésor ;
« Et tu baves sur ma laitue. »
Le crapaud l'écoutait, mais sans presser le pas.
D'un bond il atteignit un bouquet de charmilles.
Là, tout en savourant un copieux repas
Dont faisaient les honneurs de nombreuses chenilles,
Il grommelait : — « Ingrat ! elles mangeaient tes choux...
« Et c'est moi qui subis ton injuste courroux.

« Je ne m'abaisse pas à te demander grâce.

« Au soleil, comme toi, j'ai mon droit et ma place.

« Je suis né ; ce n'est pas pour rien. »

L'horizon s'embrasait... Jean vit cette lumière

Qui répand ses trésors sur la nature entière.

.....
Jean comprit. —... Dieu fait tout et bien.

DEUX COMMUNICATIONS SPONTANÉES

Médium E. Cordurié. — 26 janvier 1883. — Vous êtes un de ceux, mon cher monsieur et frère, auquel l'Esprit d'Allan Kardec mon mari a fait ses premières visites, spontanément après sa désincarnation ; et depuis, vous en avez la conviction intime, il a toujours été avec vous, en inspirateur fidèle et dévoué.

C'est qu'entre vous, et je puis dire entre nous, il existe des liens anciens qui ne sont pas rompus et qui ne se rompent pas ; il n'y a donc rien d'étonnant à ce que je vienne, moi aussi, spontanément vers vous, après ma désincarnation.

J'ai partagé les idées de celui qui fut le compagnon de ma vie jusqu'à les faire miennes, jusqu'à vivre dans son âme même, jusqu'à me nourrir de sa pensée. Je l'ai retrouvé, et je suis heureuse de n'avoir pas été déçue dans cet espoir, qui a été mon meilleur et mon plus fidèle soutien dans les dernières années de ma vie terrestre.

C'est maintenant, pour moi, que la vérité éclate dans toute sa splendeur, dans toute sa vivifiante lumière.

La vieillesse a disparu pour faire place de nouveau à l'éternelle jeunesse ; la faiblesse et les autres infirmités apparentes se sont dissipées pour faire place à une force nouvelle ou à la renaissance encore plus accentuée d'une force ancienne qui semblait être perdue. Rien ne se perd, et ce sont les vieux qui sont les jeunes, réellement jeunes, de cette jeunesse qui se perd d'autant moins dans nos autres existences, qu'à mesure qu'on avance on se rend un compte meilleur du terrain parcouru et du terrain à parcourir.

Je suis heureuse, bien heureuse, d'autres le savent déjà, car j'ai été évoquée par des amis qui me portent un véritable intérêt et qui sont heureux d'avoir pu, par les moyens préconisés par le

bien-aimé qui m'a précédée dans la vie fluïdique, se rendre compte de ma situation. Je les remercie du fond de mon être, et je vous remercie également de l'accueil sincère que vous faites à ma communication spontanée.

Nous sommes tous de la même famille, et nous vivons dans la même communion de pensée; nous nous soutenons mutuellement, et, c'est là le plus grand bonheur auquel nous puissions aspirer. Je vous prie de vous faire l'interprète de mes sentiments dévoués auprès de nos frères de Paris.

Ils savent tout cela, mais une communication nouvelle ne peut que leur donner plus de force et de courage pour l'avenir.

Votre amie bien dévouée : *Mme A. K.*

Médium E. Cordurié. — 26 janvier 1883. Ce ne sont pas nos visites de noces que nous faisons aujourd'hui, mon bien cher ami, c'est notre visite de réunion spirite que nous venons vous faire, comme des Esprits libres viennent porter de bonnes pensées à des frères encore prisonniers des liens corporels et leur dire de ne pas craindre, d'avoir confiance et de continuer la bonne besogne. Il n'y a plus d'impossibilités qui se dressent devant nous, par la raison que beaucoup de membres de l'erraticité, que beaucoup de désincarnés, auparavant hostiles à nos idées, ont réfléchi et se sont rangés du côté de la vérité, abandonnant ainsi les sentiers de l'erreur et de l'obscurantisme.

Par ce mot, obscurantisme, je n'entends pas seulement désigner les doctrines connues plus spécialement sous ce nom; je veux dire, par là, tout ce qui n'est pas la lumière; ce qui fait que beaucoup d'ennemis déclarés de ce qu'on nomme vulgairement l'obscurantisme sont les adeptes dévoués d'un obscurantisme contraire qui a fait des tentatives avortées pour remplacer le premier. L'autoritarisme est le cachet commun auquel on peut les reconnaître tous deux, et cette propension autoritaire n'implique en aucune façon un droit quelconque à une autorité réelle; car l'autorité vraie s'exerce par elle-même sans aucun effort et sans aucune prétention; l'autorité réelle est purement spirite. C'est par là, surtout, qu'une action forte et irrésistible peut faire son chemin sans être entravée en aucune sorte, au moins du côté des hommes qui ne veulent ni voir ni comprendre cette force fluïdique qui, de tout temps, a gouverné le monde.

Il y a là un fait providentiel dont on ne se rend pas encore

assez de compte, qui est bien de nature à rassurer ceux qui pourraient croire que tout est perdu parce que certaines personnalités, dans un sens ou dans un autre, ont été soumises à cette métamorphose qu'on nomme la mort.

La mort, c'est la vie ; et le sommeil, c'est quelquefois l'action la plus énergique qu'on puisse imaginer.

Le Spiritisme indique toutes ces choses et donne la clef de tous ces mystères qui, avant lui, ou du moins, avant la révélation moderne qui en a été donnée, pouvaient passer pour impénétrables. Je suis heureux de ma tâche accomplie, plus heureux encore de l'avenir qu'il m'est donné d'entrevoir.

Les voies s'aplanissent, et la propagande se généralisera, de manière à faire partout son œuvre régénératrice.

Votre ami bien dévoué.

A. K.

CE QUI PLAÎT A DIEU

(Médium Mlle Huet.)

Par une belle soirée de printemps, un homme riche et généreux, en vue de la gloire, était mollement assis dans son fauteuil, et, par la fenêtre entr'ouverte de son salon, humait avec volupté le parfum des fleurs de son jardin ; il énumérait avec complaisance les bonnes œuvres qu'il avait faites pendant la saison des plaisirs ; à ce souvenir il ne pouvait s'empêcher de jeter un regard de pitié et presque de mépris sur la maison d'un voisin qui n'avait pu donner qu'un modeste écu pour la reconstruction de l'église paroissiale, tandis que, lui, avait remis généreusement trois mille francs pour cette œuvre pie ; de plus, j'ai jeté négligemment, se disait-il, un billet de cinq cents francs dans la bourse que me tendait cette jeune duchesse en faveur des pauvres. J'ai donné beaucoup pour les fêtes de bienfaisance, pour toute espèce de loteries, et je crois que Dieu me saura gré de tout le bien que j'ai fait.

— Ah ! j'oubliais une légère aumône que j'ai faite dernièrement à une malheureuse veuve chargée d'une nombreuse famille et qui élève un orphelin ; mais ce que je lui ai donné est si peu de chose que ce n'est certainement pas cela qui m'ouvrira le ciel.

— Tu te trompes, lui répondit tout à coup une voix qui lui fit tourner la tête ; c'est la seule aumône que Dieu accepte et en voici la preuve.

A l'instant une main effaça sur le papier tout ce qu'il avait écrit

et ne laissa que la dernière bonne œuvre ; elle emporta le papier dans le ciel. Ce n'est donc pas l'aumône faite avec ostentation qui est la meilleure ; c'est celle qui est faite dans toute la simplicité du cœur.

JOINVILLE (amy de Loys).

BABYLONE, ŒUVRE DU TEMPS

Nous sommes heureux de reproduire deux charmantes poésies tirées d'un recueil nouvellement imprimé, dans lequel se trouvent des fables intéressantes obtenues par la médiumnité intuitive de l'un de nos frères en croyance, pièces d'autant plus curieuses, que l'auteur lui-même déclare n'avoir jamais travaillé la prosodie, et se reconnaît incapable de construire un vers, en dehors de l'inspiration spirituelle. Un exemplaire de ce recueil sera offert aux chefs de groupe.

BABYLONE à ta place, on ne voit qu'un tombeau,
Un lieu sans habitants. Sans verdure, sans eau,
Cette plaine infertile où tu fus élevée,
Par un peuple nombreux, autrefois cultivée,
Aux regards attristés n'offre plus qu'un désert,
Et les sables mouvants dont le sol est couvert.
Tes canaux disparus, tes citernes comblées,
Ton commerce détruit, tes routes ensablées,
Nous montrent l'abandon, où fut l'activité,
L'absence de culture et la stérilité.
En foulant sous ses pieds cette terre inféconde.
Le voyageur ressent une douleur profonde,
Il n'entend aucun bruit, les échos sont muets,
La crainte vient frapper ses regards inquiets.
On ne rencontre point en ces endroits sauvages,
De limpides ruisseaux, ni de rians bocages;
Le souffle caressant des folâtres zéphirs,
N'est plus accompagné des jeux et des plaisirs.
Sous le brûlant climat de ces chaudes contrées,
L'eau n'arrose jamais les plantes desséchées.
Dans l'immense désert, les voyageurs perdus
Croient entendre la voix des peuples disparus.
Par la fatalité marchant à sa poursuite,
Cette ville orgueilleuse à périr est conduite ;
Ses faibles défenseurs avilis, corrompus,
Par leurs fiers ennemis, à leur tour sont vaincus.

• L'époque est arrivée... une main invisible
Exécute à l'instant sa vengeance terrible !
Détruisant sans retour ses superbes palais,
Son admirable pont, ses remparts et ses quais,
Ses portes en airain, et bien d'autres merveilles...
Dans ces lieux aucun bruit ne frappe les oreilles.
Entraînant dans son cours, quelques débris nouveaux,
L'Euphrate, en serpentant va conduire ses eaux
A travers un pays de plaines ondulées,
Par les vents du Midi chaque jour balayées ;
L'habitant du désert seul fréquente ces lieux ;
Le voyageur qui passe en détourne les yeux ;
Il ne reste plus rien de la Babylonie,
Sans espoir de retour sa puissance est finie ;
Où fut le mouvement, tout repose et tout dort ;
C'est l'image, en un mot, du deuil et de la Mort !

TYR

« Tyr, dans l'antiquité, tu fus reine des mers,
Tes riches commerçants parcouraient l'univers ;
Sur la côte africaine, ils bâtissaient Carthage,
Les Romains, ses vainqueurs, la livrent au pillage ;
Ta population dans la captivité,
Perdit son énergie avec sa liberté.
Tu semblais dominer la Méditerranée,
Par tes nombreux vaisseaux chaque jour sillonnée.
On voyait dans tes murs toutes les nations ;
A la cime des mâts, flottaient leurs pavillons ;
Le commerce t'offrait tous les produits du monde,
Les riches diamants, les perles de Golconde ;
Tes quais étaient couverts de quantités de grains,
Les tapis brodés d'or ornaient tes magasins ;
La pourpre de tes rois, aux couleurs éclatantes,
Frappait d'étonnement les classes ignorantes ;
L'Arabe du désert te vendait ses chameaux,
Et le cultivateur ses superbes chevaux.
Des soldats étrangers gardaient tes forteresses,
Tes remparts élevés, tes immenses richesses,
Tes vastes arsenaux, et ces brillants palais,
Par tes rois opulents élevés à grands frais.
Le temps, la barbarie ont détruit ta puissance,
Il ne reste plus rien, qui prouve l'existence
De ces beaux monuments qui firent ton orgueil :

Tous sont ensevelis dans le même cercueil.
Le sage philosophe amateur de science,
S'il visite ces lieux où règne le silence,
Tout présente à sa vue un spectacle d'horreur
Il n'entend que le bruit de la mer en fureur,
Un sol gras et fertile est resté sans culture,
On ne voit en ces lieux qu'une morne nature.
Assis sur le rivage, en regardant les flots,
Le voyageur demande où sont les matelots
Qui bravaient la tempête en cherchant la fortune,
Si tous ont partagé la ruine commune
— Une voix lui répond : Dans ce lieu, tout est mort ! . . .
Rien n'a pu se soustraire aux caprices du sort,
Regarde cette côte, et ces rochers sauvages,
Cette mer sans vaisseaux, et ces tristes rivages,
Ce port abandonné, cet espace désert,
Ces restes mutilés dont le sol est couvert,
Offrent de toute part une masse grossière,
Dont le souffle des temps entraîne la poussière.

GUILBERT (Arsène), Médium.

PHILOSOPHIE DE L'IMMORTALITÉ

par RODEN NOËL.

Cet ouvrage, entièrement théosophique, consacre peu de pages à l'immortalité de l'âme; les idées qu'il préconise, minent nos préjugés et les erreurs qui servent de base aux théories des métaphysiciens, à celles des pessimistes et des matérialistes, qui, tendent toutes à détruire ce qui a l'apparence d'une foi raisonnée en l'immortalité.

L'auteur, nous l'en félicitons, est Spirite et il le dit bien haut; il affirme les faits de matérialisation, et il est en conformité d'idées avec les savants allemands et anglais qui en ont obtenu dans les conditions scientifiques les plus strictes, les plus sévères; il affirme que, tout chercheur consciencieux peut arriver à se faire une opinion sérieuse basée sur des faits, et devenir, comme tant d'autres scientifiques estimés, partisans du Spiritisme qui n'est pas *une religion* dogmatique, qui impose la foi absolue et sans contrôle, mais *la religion universelle* qui doit unir tous les hommes d'étude et de bonne volonté.

M. Roden Noël n'est point le partisan de la transmigration des âmes selon Allan Kardec; il a ses idées à ce sujet, et trouve que, A. K., n'est pas en accord avec la raison et les doctrines émises par d'autres auteurs. M. Roden dit vrai, Allan Kardec a innové sous l'incitation des Esprits, et son œuvre ne ressemble pas à celle d'autres philosophes; son originalité, sa rationalité, l'ont popularisée dans le monde entier, ce que nous souhaitons aux théories de M. Roden Noël, pour lequel âme et esprit sont synonymes,

comme étant une émanation, l'un et l'autre, de l'activité de l'âme « et de nécessités spéciales et concrètes ? »

Il combat la théorie étrange d'Eliphas Lévy, de H. Blavatsky et autres, par laquelle notre Esprit a le pouvoir de se créer un *ego* indépendant de lui, qui se peut communiquer intelligemment avec nous ; il trouve que Mme Blavatsky dogmatise, lorsqu'elle déclare l'impossibilité des rapports entre les hommes et les Esprits élevés et supérieurs ; « c'est, dit-il, de l'absolutisme. »

A part ces critiques, il y a dans ce volume de belles et nobles choses, car il établit le processus de tous les êtres, reconnaît que les animaux sont des esprits humains rudimentaires, qu'il y a eu une chute pour les esprits élevés, puisqu'ils sont incarnés en nous, et que, sans nous en apercevoir, nous faisons partie d'un système stellaire plus élevé que nous ne le pensons.

Si nous avons vécu dans nos ancêtres, notre postérité, c'est nous, affirme l'auteur ; « si je pense à mes chers morts, ils m'influencent ; donc ils existent. »

D...

LE MOI DIVIN. Mon cher monsieur, vous avez exprimé le désir de répandre parmi vos amis et dans votre public habituel, la connaissance de mon livre : *Du Moi divin et de son action sur l'Univers*, suivi d'une *Théorie sommaire de l'âme humaine, son origine, sa fonction, son devenir ultra-terrestre.*

Je m'empresse de vous dire que je tiens à la disposition de votre librairie 50 ou 100 exemplaires de cet ouvrage, que vous pouvez faire prendre chez moi, et qui seront remis au porteur de votre récépissé. Le prix qui est de 3 fr. en librairie, sera réduit à 2 fr. 50, en faveur de vos clients, le port à leur charge.

En écrivant ce livre, je me suis proposé d'éclairer, dans la mesure de mes forces, et selon les données de la science pure, par une méthode analogue à la méthode géométrique, le grand problème de la RÉNOVATION RELIGIEUSE, qui s'impose à notre époque comme un desideratum absolu et imminent. Suivant moi, cette rénovation doit reposer sur quatre grandes assises qui sont :

1° LA PERSONNALITÉ de l'Être absolu et parfait ;

2° L'IRRADIATION IMMINENTE de ses archétypes infinis ;

3° LA LIBRE SPONTANÉITÉ des substances finies dans leurs développements sans limites, sous l'influence, non déterminante d'ailleurs, de l'irradiation divine ;

4° L'INDESTRUCTIBILITÉ DES SUBSTANCES, et en particulier de l'âme humaine, et la succession de ses existences diverses dans l'Infini du Temps, qu'elle parcourt sans terme, toujours identique à elle-même.

Recevez, cher Monsieur, l'expression de ma sympathie,

Hippolyte DESTREM.

SPIRITE ET CHRÉTIEN.

Sous ce titre qui, à quelques-uns, semblera une antithèse, mais que le raisonnement et la science approfondie des deux principes rend synonymes, sous ce titre, disons-nous, M. Bellemare vient de faire paraître un ouvrage vraiment remarquable; car, outre qu'il émane d'une conviction profonde, il témoigne d'une vaste érudition, d'un jugement sain et exact de toutes choses et d'une volonté ferme et sans passion.

Dans sa préface, M. Bellemare Alex. nous raconte que plusieurs pages de son ouvrage auquel il a consacré de longues années d'étude et de réflexion, furent lues et approuvées par M. Allan Kardec, qui demanda même à l'auteur l'autorisation d'en publier quelques passages dans son livre des Esprits.

Nous ne nous étonnons point de ce fait, et ceux qui liront « Spirite et Chrétien » penseront comme nous.

Après une noble et touchante confession de son athéisme passé, l'auteur nous apprend comment, se trouvant un jour au milieu de Spirites, le phénomène de la typtologie le frappa profondément.

Il y avait là, dit-il, une cause intelligente. Cette cause, il voulut la comprendre, et pour ce faire, il resta de longues heures à évoquer ou invoquer cet inconnu, cette force étrange dont il avait pu constater l'existence, mais à laquelle il ne savait pas encore donner un nom. Il attendit longtemps, et cependant sa patience ne se lassait pas. Et voici qu'un jour, pénétrée d'une lueur subite, son âme s'éleva vers Dieu dans une ardente prière, et sa main, subissant une impulsion involontaire se mit à tracer ces mots : *Mon fils, remercie Dieu, tu es médium.*

A ce miracle d'amour qui lui révélait la sublime et consolante vérité, le nouvel adepte de la foi spirite se promet de concourir de toutes ses forces au renouvellement de l'éternel et unique principe qui n'a jamais cessé d'être, mais que les dogmes quels qu'ils soient ont toujours et partout dénaturé.

La première partie du livre de M. Bellemare, écrite il y a déjà longtemps sans doute, nous semble à cette heure de peu d'utilité, car elle explique des faits que tous les Spirites, même les moins avancés, ont pu constater en maintes occasions. Nous ne nous y arrêterons donc pas quoiqu'il soit utile que ces choses soient répétées sans cesse.

Ce qui, à notre sens, commande surtout l'attention, c'est l'étude que M. Bellemare a faite des textes anciens; le soin avec lequel, s'aidant de sa science des langues grecque et latine, il dégage la vérité de l'erreur, et nous explique au moyen de quelles subtilités de langage, de quelles substitutions de mots, les théologiens sont arrivés au travers des âges, au travers surtout de l'ignorance dont ils nous avaient fait une loi, les théologiens sont arrivés, disons-nous, à substituer le mensonge et d'absurdes mystères aux vérités simples et éclatantes que le *grand médiateur* apportait à la terre.

« Jésus, nous dit l'auteur, Jésus ne fut, et ne voulut pas être autre

(1) Un volume in-12, 3 fr.50 et 3 fr.80 port payé.

pour nous que le médium de Dieu.» Et prenant pour les commenter toutes les paroles du Christ, il nous les rétablit dans leur austère simplicité.

Il serait trop long et sans doute superflu de chercher à faire un compte rendu détaillé de cet intéressant ouvrage; mais après l'avoir lu avec une scrupuleuse attention, nous sommes convaincus qu'il est appelé à faire des prosélytes nombreux, à raffermir la foi chancelante de beaucoup de Spirites, et surtout à réunir deux principes qui n'eussent jamais dû être séparés et que nous avons souvent, pour notre part, déploré de voir considérés comme complètement étrangers l'un à l'autre.

Nous entendons dire le spiritualisme et le christianisme.

Nous le répétons avec M. Bellemare. Oui, pour être vraiment Spirite il faut être chrétien sincère, et pour acquérir cette science si difficile de l'amour et de la charité, nous ne pouvons mieux faire que de nous inspirer d'œuvres semblables à celle dont nous venons d'esquisser une trop courte analyse.

Nous ne pouvons enfin penser plus sagement que de vous répéter à toute heure.

Des actes et non des mots; *res et non verba.* Claire V.

LE SPIRITISME (JOURNAL)

LE SPIRITISME, *organe de l'Union spirite française*, est un journal de 8 pages sur deux colonnes, qui paraît deux fois par mois. 4 fr. par an pour la France, 6 fr. pour l'étranger. L'administration et la rédaction sont, passage Choiseul, 39 et 41, à Paris.

Nous souhaitons la bienvenue à ce nouvel organe spirite, et nous désirons de grand cœur, qu'il continue à donner à ses lecteurs tout ce que promet son 1^{er} numéro, du 1^{er} mars 1883.

Le *Spiritisme* est un journal édité en dehors de notre Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan-Kardec et de la *Revue spirite*; il ne faut donc pas confondre ces deux publications, distinctes l'une de l'autre, qui n'ont que des rapports de confraternité; cet avis est destiné aux lecteurs qui pensent que nous avons créé ce nouveau journal spirite.

Leçons de Spiritisme aux enfants, par M. A. Bonnefont, est un petit livre de 25 centimes, port payé 30 cent. édité par *le Messager de Liège*; depuis longtemps on nous demandait un petit opuscule facile à retenir, qui frappât l'intelligence des jeunes enfants en les éclairant à l'aide de vérités à leur portée; notre brave et bon ami, M. Bonnefont, a trouvé la corde, parce que c'est en causant avec son fils qu'il a conçu l'idée d'imprimer ces 45 leçons, en les classant sous quatre titres: Dieu.— Notions d'astronomie.— Les Esprits.— Morale spirite.

Nous souhaitons, à cet opuscule si utile, tout le succès qu'il mérite. Nos lecteurs peuvent nous le demander.

MM. HENRION ET MARCQ ont aussi publié un *Petit catéchisme pour servir à l'instruction des enfants et des personnes ne connaissant pas le Spiritisme*; ce petit opuscule, de 24 pages, est fort

bien fait sans doute; mais nos amis ont eu le tort de vouloir trop rapprocher les petits enfants et les hommes; à notre point de vue, il eût fallu deux catéchismes, l'un pour les enfants, qui eût complété les *Leçons de spiritisme de M. Bonnefont*; nos vaillants amis sont trop intelligents pour ne pas nous comprendre, bien saisir notre pensée; M. de Turck avait fort bien établi le 2^e catéchisme. Les enfants de douze ans comprendront bien l'œuvre des rédacteurs du *Phare*; ceux de 5 à 10 les *Leçons de M. Bonnefont*.

En somme, c'est une excellente publication, qui se vend aussi 25 centimes, et 0.30, port payé.

Le magnétisme curatif.

La Librairie spirite a édité un petit volume de Mme Rosen, dont la *Revue* a parlé au mois de mars passé. *Le magnétisme curatif au foyer domestique*, qui ne coûte que un franc, est un résumé familial de ce que l'on peut savoir en magnétisme, pour soigner rapidement les siens et prévenir ainsi les maladies de tous ordres; ce guide ami, chacun devrait le posséder pour s'inspirer des conseils qu'il donne, pour apprendre soi-même et apprendre aux autres, la manière de magnétiser, mode bien simple mis par Dieu à notre portée pour pratiquer la douce, la sainte charité. *Envoyer 1 fr. 15 port payé*, pour recevoir ce volume.

Notre Librairie Spirite a édité aussi, un livre de prières et méditations spirites, relié, que l'on peut porter avec soi, dans sa poche; nous avons réuni dans 120 pages, des prières charmantes et touchantes, de Allan-Kardec, Louis Jourdan, P. G. Leymarie, de Carita, D' S....., Eugène Nus, Ch. Fauvety, Voltaire, Lamartine, Victor Hugo, et même de Drovyo qui l'écrivit il y a 2.000 ans et qui contient des choses sublimes. Ce livre relié, coûte 1 fr. 50. — Doré sur tranche et ayant l'air d'un livre d'église, 2 fr. — Relié en chagrin, 3 fr. — 0 fr. 15 en plus pour le port.

L'ouvrage de Alphonse Cahagnet se termine; l'imprimeur va nous le livrer. L'œuvre de ce maître en magnétisme, intitulée *la Thérapeutique magnétique*, qui résume 40 ans de recherches, d'études, d'expériences, de savoir réel, sera précieuse pour tous ceux qui aiment le bon, le vrai, le simple. 5 fr. port payé.

Le vin de vigne remplacé par le vin de betterave rouge.

Un Frère spirite, M. Laborde, de Castelnaud-sur-Gupic près Marmande (Lot-et-Garonne), qui a trouvé le moyen d'extraire un excellent vin de la betterave rouge, informe les Spirites qu'il expédie à qui lui en fait la demande, ses procédés imprimés ou manuscrits, moyennant la somme de 3 francs 50 centimes à son adresse et par un mandat-poste; il expédie aussi un échantillon de son vin aux personnes qui lui en feront la demande, contre l'envoi de 2 fr. 25, rendu franco dans toutes les gares qu'on lui désigne. Tous les vigneron phylloxérés du Lot-et-Garonne lui demandent ce procédé simple et utile.

Le Gérant : H. JOLY.

Clermont (Oise.) — Imp. DAIX frères. Maison spéciale pour journaux et Revues.